



HAL
open science

πετροκλαπτον πος : dialecte et langue poétique dans les
inscriptions versifiées crétoises

Alcorac Alonso Déniz

► **To cite this version:**

Alcorac Alonso Déniz. *πετροκλαπτον* πος : dialecte et langue poétique dans les inscriptions versifiées crétoises. *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, 2020, 92 (2), pp.137-187. halshs-03092365

HAL Id: halshs-03092365

<https://shs.hal.science/halshs-03092365v1>

Submitted on 7 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ΠΙΕΤΡΟΚΟΛΛΑΠΤΟΝ ΕΠΙΟΣ :
DIALECTE ET LANGUE POÉTIQUE
DANS LES INSCRIPTIONS VERSIFIÉES CRÉTOISES

1. Le corpus d'inscriptions crétoises versifiées

Quatre groupes composent le corpus d'inscriptions versifiées de la Crète antique. Tout d'abord, quelque 90 épigrammes ont été trouvées dans l'île, datées du IV^e siècle av. J.-C. au V^e siècle apr. J.-C.¹. Les épigrammes funéraires privées, au nombre de 72, en constituent la partie la plus importante, avec, peut-être, une seule épigramme funéraire publique d'époque hellénistique². Parmi les épigrammes votives, la plupart sont privées (11) et une seule publique³. Par ailleurs, on connaît jusqu'ici une épigramme honorifique fragmentaire d'Itanos d'époque hellénistique⁴, et cinq de basse époque (IV^e-V^e siècle apr. J.-C.) à Gortyne⁵. Enfin, une épigramme de Phaistos contient des instructions pour les initiés au culte de la Magna Mater⁶.

Un deuxième groupe hétérogène est formé par les inscriptions versifiées autres que les épigrammes : un sortilège pour se protéger d'un maléfice composé en hexamètres contenant des *Ephesia grammata* et gravé sur une lamelle de plomb trouvée à Phalasarna (IV^e ou début du III^e siècle av. J.-C.)⁷ ; plusieurs exemplaires de trois hexamètres « orphiques » gravés sur des lamelles d'or

1. Je tiens à remercier G. Genevrois et E. Santin, qui avec leur relecture attentive ont amélioré la qualité de la version finale de ce travail.

Le corpus de Martínez Fernández 2006b contient les épigrammes datées entre le III^e et le I^{er} siècle av. J.-C. Il faut ajouter à ses 55 numéros l'épigramme de Charô, fille d'Enipas de Lato publiée par Apostolakou 2009 (cf. *infra* p. 171-172). Martínez Fernández 2006b, p. 45-46, présente aussi une liste des épigrammes à partir du I^{er} jusqu'au V^e siècle apr. J.-C., à laquelle il faut ajouter l'épigramme honorifique pour Aphthonios de Gortyne datée de la fin du IV^e siècle apr. J.-C. (voir Vallarino 2012). Voir aussi Martínez Fernández 2007.

2. *SEG* 39, 967. Voir maintenant Guizzi 2001, p. 332-335.

3. *CEG* 846 (Kydonia, IV^e siècle av. J.-C.).

4. *ICr* III, IV, 43, cf. Martínez Fernández 2006b, p. 263-264, n° 49 (III^e-II^e siècle av. J.-C.).

5. *ICr* IV, 323-326 et *SEG* 62, 636.

6. *ICr* I, XXIII, 3 (voir *infra* p. 162-163).

7. *ICr* II, XIX, 7. Cf. Jordan 1992, Brixhe et Panayotou 1995 et l'Appendix dans Faraone et Obbink 2013. Les vers contenant les *Ephesia grammata* (10-20) sont reproduits par *OF* 830c. Bettarini 2012, p. 117-118, ne reproduit que les vers 10-18 (B5). Quant au type de langue, Bettarini 2012, p. 125-126, considère que l'archétype de cette composition était en dialecte ionien épique, avec des éventuelles adaptations doriques. En revanche, d'après Janko 2013, p. 55-56, l'archétype de ces vers était rédigé en dorien.

trouvées dans des nécropoles du territoire d'Éleutherna (III^e-I^{er} siècle av. J.-C.)⁸ ; un hymne sacré en strophes lyriques gravé sur une stèle trouvée au sanctuaire de Zeus Diktaios à l'extrémité orientale de l'île⁹.

Nous avons aussi un petit groupe d'inscriptions versifiées dues à des Crétois en dehors de Crète : l'épigramme inscrite sur la base d'une statue d'un vainqueur probablement crétois à Olympie¹⁰ ; la signature en un trimètre iambique du sculpteur Krésilas de Kydonia (ca 440 av. J.-C.)¹¹ ; les deux épigrammes sur une dédicace à Priape et Pan faites par un crétois à Thyrrhéon d'Acarnanie (300-250 av. J.-C.)¹² ; les épigrammes gravées par deux Crétois dans le sanctuaire de Pan de El-Kanaïs en Égypte (toutes deux d'époque hellénistique)¹³ ; une stèle peinte annonçant les services d'un devin anonyme crétois à Memphis, composée de deux trimètres iambiques (IV^e-III^e siècle av. J.-C.)¹⁴ ; l'épigramme honorifique qui accompagnait la statue de Télémnastos de Gortyne dressée par des Crétois au sanctuaire d'Asclépios à Épidaure¹⁵.

Enfin, il faut mentionner la vingtaine d'épigrammes funéraires inscrites pour des Crétois morts loin de leur patrie, trouvées dans différentes régions du monde ancien : Athènes¹⁶, Sparte¹⁷,

8. Voir Tzifopoulos 2010, p. 53-59, sur le lieu de trouvaille de sept lamelles.

9. *JCr* II, II, 2 (texte du IV^e-III^e siècle av. J.-C., inscription du III^e siècle av. J.-C., voir *infra* p. 153-161). Dans un graffito sur un *pythos* d'époque archaïque (fin du VIII^e siècle av. J.-C.) trouvé à Phaistos, Masson 1976 lisait Ερπετιδάμω ὁ Παιδοπίλας ὄδε « Voici (le pythos) de Herpétidamos, fils de Paidophila ». Gallavotti 1979, p. 81-82, proposait d'y voir une période métrique éolienne (adonique + dodrante), ce qui est invraisemblable. Manganaro 1995, p. 141-142, suggérait alternativement de lire le texte comme Ερπετιδάς ὁ παιδοπιλάς ὄδε « Voici Herpétidas, le pédophile » (cf. L. Dubois, *Bull.Ép.* 1996, n° 330).

10. *CEG* 386. Voir *infra* p. 144.

11. Kaczko 2016, n° 98. La signature de Krésilas est précédée de l'épigramme votive de Pyrès. Voir *infra* p. 142-144.

12. *IG* IX 1² 2, 253. Le nom du dédicant (..καντάδας) ne se laisse pas restituer. Pour une autre lecture du premier vers, voir Wilhelm 1980, p. 15.

13. Bernand 1969, p. 553-559, n° 157, cf. Bernand 1972, p. 35-36, n° 1 ; Bernand 1969, p. 565-567, n° 161, avec la correction Απαραῖος (au lieu de Λιπαραῖος) de Bernand 1972, p. 37-38, n° 5. Voir *infra* p. 170.

14. Bernand 1969, p. 435-440, n° 112. Voir *infra* p. 138.

15. *IG* IV² 1, 244 (ca 192 av. J.-C.). Voir *infra* p. 176-177.

16. *CEG* 96 (430-425 av. J.-C.), pour Sosinous de Gortyne (voir *infra* n. 145-146). La famille de l'enfant Helladis dans *GVI* 972 (I^{er}-II^e siècle apr. J.-C.) est peut-être crétoise (cf. δῆμωι ἐνὶ Κορήτης I. 5). Toutefois, si l'on lit à la ligne 3 au lieu d'un adjectif διπόλιος (au début du vers) un nom de personne Διπόλιος (cf. les fêtes Διπόλεια à Athènes et le nom d'homme Διπολις), il faudrait supposer une origine athénienne.

17. *GVI* 2075 (300-250 av. J.-C.), dont le défunt anonyme serait un citoyen de la confédération des *Oreioi* ([πατ]ρις δέ μοι ἐστὶν Ὀρειοί, v. 3) de l'ouest de la Crète, d'après l'interprétation de van Effenterre 1948, p. 120, et de Mikrogianakis 1982-1984 (cf. Chanotis 1996, p. 421-422). En *GVI* 1394 (I^{er}-II^e siècle apr. J.-C.), l'ethnique de Tianos, K < ρ > ῆς, est une correction de KBHΣ sur la pierre, proposée par Wilamowitz (voir Tod et Wace 1906, p. 68-69 n° 524 ; Vérilhac 1978-1982, p. 66-67, n° 42). Les lettres qui suivent, ΟΛΕΩΝ, ont été interprétées comme Ολεῶν (gén. pl.), qui, d'après W. Kolbe *ad IG* V 1, 725, serait une variante de Ὀρεῶν avec changement /l/ >

Thèbes¹⁸, Démétrias¹⁹, Hermonassa²⁰, Télôs²¹, Milet²², Appia en Phrygie²³, Kibyra²⁴, Gaza²⁵, Kitition²⁶, Alexandrie²⁷, Rome²⁸ et Leptis Magna²⁹.

Étant donné que le vers de Krésilas de Kydonia mentionné ci-dessus a également été transmis dans l'*Anthologie*³⁰, il est possible que certaines épigrammes de la tradition indirecte concernant la Crète aient été inscrites. De la couronne (στῆφος) consacrée à Apollon provient très vraisemblablement la

/r/, ethnique alternatif de la communauté des Ὀρειῶται mentionnée par Pausanias (3.24.4) en Laconie (voir W. Kolbe *ad IG* V 1, 723). Wilhelm 1950, p. 73-74 réfute cette hypothèse et voit dans Ὀλεῶν (nom. sg.) un ethnique d'Olonte, en supposant qu'à l'origine du toponyme, qui se présente sous les formes Βολοίεις et Ὀλοῦς, se trouverait βολεοί « tas de pierres », nom attesté dans deux inscriptions (*IG* IV 1², 75, 33, Épidaure ; *SEG* 11, 377, 16, Hermionè, ca 150 av. J.-C. ; voir Robert 1963, p. 33-34). Cette interprétation semble de toute évidence impossible. En premier lieu, βολεός est un dérivé de la racine de βάλλω, qui ne présente pas de digamma initial, mais une labiovélaire (voir Chantraine 2009, p. 155, s.u. βάλλω ; Beekes 2010, p. 225, s.u. βολεῶν). Ensuite, l'ethnique de Ὀλοῦς étant Βολοέντιος/Βολόντιος/Ολόντιος, un nom. Ὀλεῶν accordé avec le nom du défunt resterait inexplicable quant à sa forme. Enfin, *φολοεντ-/Βολοεντ-/Ολοεντ- (avec B- = ɸ-) est très probablement un dérivé de *μολ-ο- ou *μολ-ό- (cf. véd. valá- « grotte »), respectivement *nomen actionis* et *nomen agentis* de la racine de *uel- « clôturer, ramasser » (gr. ειλέω 1, véd. *vr̥ṣṭi*). D'après Kölligan 2017, p. 610-612, *φόλος/*φολός serait le premier membre de l'anthroponyme composé mycénien *wo-ro-qa-ta /Uolo-ke^uotās/* (PY). L'existence de *φόλος ou *φολός avait déjà été supposée par Fick 1897a, p. 18 et 1897b, p. 195 (cf. Fick 1905, p. 13), qui le rattachait pourtant à *uel- « faire tourner, rouler » (gr. ειλέω 2, arm. *egel*, lat. *uoluo*, etc. ; cf. *μολ-ā > a.sl. *valb* « onde », *μολ-os > a.sl. *valr* « rond ») et proposait le sens de « pierre ronde » (cf. Bechtel 1914, p. 249). Contrairement à ce que dit Robert (1963, p. 34, suivi par Bile 1988, p. 116, et Minon 2017, p. 105), Fick n'a jamais donné à ce terme le sens de « tas de pierres », mais bien de « Rundstein ».

18. *GVI* 818 (III^e siècle apr. J.-C.), pour Sokartès de Gortyne.

19. *GVI* 1693 (225-220 av. J.-C.), pour Archidikè de Tylissos. En *GVI* 1074 (Démétrias, III^e siècle av. J.-C.), le défunt, dont le nom apparaissait dans la partie perdue de la stèle, appartenait vraisemblablement à la famille des Crétois de Tylisos mentionnés dans l'épithaphe *IG* IX 2, 1181. Je reviendrai ultérieurement sur cette question.

20. *SEG* 45, 987 (50 av. J.-C.), pour le crétois Diodotos.

21. *GVI* 1811 (II^e siècle av. J.-C.). L'épigramme ne mentionne pas l'ethnique de Kimôn, fils de Didymandros, mais indique que toute la Crète l'a loué pour sa dextérité comme archer (ὄντηρά με τόξ[ων] / [α]ίνεσε καὶ Κρήτα πᾶσα κατ' εὐστοχίαν). Comme on le sait, les armées hellénistiques enrôlaient souvent des Crétois qui avaient une grande réputation dans ce métier.

22. *Milet* VI 2, 760 (II^e siècle apr. J.-C. ?), pour un pantomime crétois anonyme.

23. *GVI* 1082 (époque impériale), pour Kallistô de Kissamos.

24. *IKibyra* 104 (II^e siècle av. J.-C.), pour Palygos de Rhaukos.

25. *GVI* 1508 (III^e siècle av. J.-C.), pour Charmadas d'Anopolis.

26. *GVI* 1076 (III^e-II^e siècle av. J.-C.), pour le crétois Praxagoras, et *GVI* 2019 (I^{er} siècle av. J.-C.-I^{er} siècle apr. J.-C.), pour Harmonia de Milatos.

27. *GVI* 866 (IV^e-III^e siècle av. J.-C.), pour la Crétoise Nikô, et *GVI* 784 (époque impériale), pour Ioulianè de Pantomatrion.

28. *GVI* 404 (II^e siècle apr. J.-C.), pour la crétoise Lyka.

29. Guarducci 1948 (II^e-III^e siècle apr. J.-C.), cf. *IRT* 690. Le nom du défunt (l. 1-2), originaire de Cnosos, est difficile à établir. D'après Guarducci, ce serait plutôt Λάρκις, c'est-à-dire Λάρκιος (cf. lat. *Larcus*), tandis que les éditeurs des *IRT* préfèrent lire la séquence ΔΗΛΑΡΚΙΣ comme Δηλάρκης (voir *IRT* 2009 ; <http://inslib.kcl.ac.uk/irt2009/IRT690.html> ; accès 10.03.2019).

30. *AP* 13, 13.

dédicace du boxeur Alkôn³¹. Les vers iambiques de la dédicace de Ménitas (ou Ménoitas) de Lyttos auraient été choisis par Callimaque en raison de la forme de l'objet dédié, un arc³² ; la dédicace d'une statue d'Artémis qui contient la signature du sculpteur Arkésilas d'Axos, attribuée à Simonide, est peut-être réelle³³, et une dédicace composée par Callimaque aurait pu être gravée sur le gourdin (ὄζος) fait de bois de chêne consacré à Héraclès par Archinos³⁴. Quant aux épitaphes, celle de Brotachos de Gortyne transmise sous le nom de Simonide semble avoir été copiée à partir d'une tombe³⁵, ainsi peut-être que celle de Philainis, une Égyptienne morte à Élèutherna³⁶, celle du pêcheur Sôdamos³⁷ et celle de Hippaimon, mort dans une bataille à Magnésie³⁸. Dans d'autres, comme l'épitaphe d'Astydamas de Kydonia, l'origine épigraphique est moins certaine³⁹.

À mes yeux, la méthode qui consiste à étudier systématiquement les traits linguistiques des textes poétiques est la seule qui peut amener à déterminer de manière précise la langue ou les langues poétique(s) des auteurs locaux. Sans ce travail préalable – qui, dans le cas de la documentation épigraphique crétoise, reste à faire –, toute évaluation concernant les motivations des choix linguistiques des poètes locaux est condamnée à l'échec. Dans cette contribution, qui ne se prétend pas exhaustive, en me concentrant sur les inscriptions en vers crétoises datées jusqu'au I^{er} siècle av. J.-C. qui présentent des traits non spécifiquement épiques, je montrerai, d'une part, que l'analyse détaillée des traits dialectaux, ainsi que leur classement dans les différentes variantes linguistiques de l'île, peut aider à l'interprétation globale du texte d'un point de vue stylistique ; d'autre part, j'identifierai certaines tendances communes de l'épigramme d'époque hellénistique, ainsi que les particularités des textes non épigrammatiques.

31. *FGE* LXXXVII p. 301. Le vers est transmis par une scholie de l'*Anthologie* et attribué à Simonide.

32. Call. 37 Pfeiffer (= *AP* 13.7). Cf. Launey 1949-50, p. 251, n. 4 et p. 1155.

33. *FGE*, p. 286.

34. Call. 34 Pfeiffer (= *AP* 6.351). Voir von Wilamowitz-Moellendorff 1924, II, p. 120.

35. *AP* 7, 254b, cf. *GVI* 349. Pourtant, Stadtmüller l'attribuait à Léonidas de Tarente.

36. *AP* 7, 477 (Tymnès).

37. *AP* 7, 494 (Athènodôros ?).

38. *AP* 7, 304 (Peisandros ?). Je suis l'interprétation de von Wilamowitz-Moellendorff 1895, p. 186-187, O. Kern *ad I. Magnesia* p. vii, l. 68-100. Voir également Robert 1957, p. 237, n. 53, Robert 1959, p. 23, Robert et Robert 1976, p. 207, n. 215. Pour d'autres interprétations du texte, voir *FGE* p. 80-82 et *SGO* 1, p. 198-199, n° 02/01/07.

39. *AP* 7, 275 (Gaetulicus). D'autres n'ont peut-être jamais été inscrites, comme l'épitaphe du Crétois Thérís (*AP* 7.447 = Call. 11 Pfeiffer) ou celle de Menoitos, de la collection de Posidippe (n° 102 Austin et Bastianini ; voir *infra* p. 169), sur lesquels voir Gutzwiller 1998, p. 198-200.

2. Les premières inscriptions versifiées crétoises

L'analyse des traits linguistiques des épigrammes plus anciennes (VII^e-V^e siècle av. J.-C.) dans plusieurs régions du monde hellénique montre que les poètes ont employé généralement le dialecte de leur région, avec une influence plus ou moins marquée de diverses traditions poétiques – l'épopée, l'épigramme et l'iambique, tous trois en dialecte ionien, ainsi que la monodie éolienne et le chant choral de base dorienne. Néanmoins, le degré d'acceptation des influences linguistiques fluctuant d'une région à l'autre, et également à l'intérieur d'une même région, il est fort probable que nous ayons affaire à des variations propres à l'individualité des poètes et à leur degré de familiarité avec les traditions poétiques mentionnées⁴⁰.

Dans le cas de la Crète, cette analyse est difficile dans l'état actuel des sources dont nous disposons. En effet, l'île ne nous a pas livré jusqu'ici d'inscriptions versifiées antérieures au IV^e siècle av. J.-C. Quant à la tradition indirecte, on doit se contenter des noms de quelques poètes. Thalétas de Gortyne (*fl.* 665 av. J.-C.) a composé des œuvres lyriques à Sparte et semble avoir utilisé pour la première fois le rythme crético-péonique dans des *hyporchèmata*, dont il serait l'inventeur⁴¹. Les vers de ce poète archaïque étaient très probablement encore chantés au II^e siècle av. J.-C. par Ménéklès et Hérodotos de Téos en Crète, comme le prouvent d'autres décrets crétois pour des diplomates venus de Mylasa⁴². Parmi les poètes de l'époque archaïque, Amètor d'Éleutherna, dont se disaient descendants les ἀμητοριῖδαι⁴³, passe pour le premier à avoir composé des poèmes érotiques accompagnés à la lyre, et Pausanias nous apprend que le Crétois Chrysothémis fut le premier à remporter un concours musical à Delphes avec un hymne⁴⁴. Zénôn, un *orchestès* crétois au service d'Artaxerxès II, est aussi mentionné par Plutarque⁴⁵.

40. Voir Mickey 1981 pour la Thessalie, Alonso Déniz et Nieto Izquierdo 2009 pour l'Argolide, Guijarro Ruano 2016 pour le Péloponnèse en général.

41. Voir Campbell 1988, p. 320-329, T 1-11.

42. Voir Chaniotis 1988.

43. Cf. Ath. 14, 638b, Hsch., α 3642 Cunningham. D'après Étienne de Byzance (α 361 Billerbeck) Linos, créateur du chant du même nom, était originaire d'Éleutherna.

44. Paus. 10, 7, 3. Dans le même passage, un Éleuthère, qui est dans d'autres sources le fondateur d'Éleutherna, a aussi gagné un concours à Delphes.

45. Plut., *Art.* 21, 3.

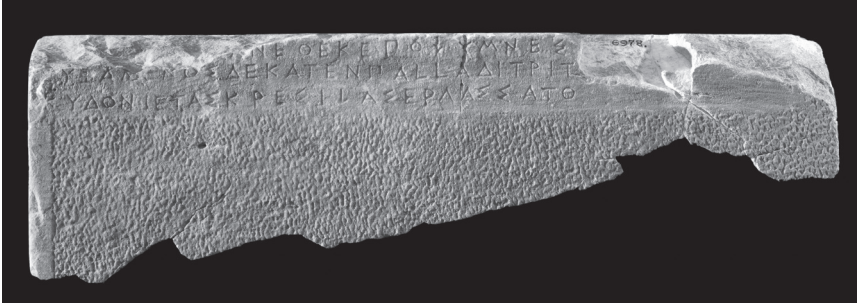


Fig. 1 : Dédicace de Pyrès avec signature de Krésilas de Kydonia. Musée de l'Acropole (Acr 6978) – © Ministère grec de la Culture et du Sport. Cliché S. Mavrommatis

En dehors de Crète, le trimètre iambique de Krésilas de Kydonia, gravé de la même main que la dédicace de Pyrès d'un distique élégiaque qui le précède (fig. 1), présente des traits linguistiques doriens :

Κυδωνιέτας Κρεσίλας ἐργάσσατο⁴⁶

Krésilas de Kydonia a fait (*scil.* cette œuvre-ci).

L'ethnique Κυδωνιέτας (.3) est une forme composite, avec /ε:/ ionien et /a:/ dorien. En revanche, la signature en prose gravée par Krésilas sur la base d'une statue consacrée par Alexias d'Hermionè dans le sanctuaire de Déméter Chthonia à Hermionè présente la forme attendue de l'ethnique : Κρεσίλας ἐποίησε Κυδωνιάτ[ας]⁴⁷. L'alphabet de la dédicace de Pyrès et de la signature de Krésilas étant typiquement attique⁴⁸, certains savants considèrent que Κυδωνιέτας résulterait d'une erreur de gravure de la forme attique attendue Κυδωνιάτῆς, par transposition mécanique de l'êta et de l'alpha⁴⁹. À en juger par les autres signatures de Krésilas conservées, qui sont toujours en prose, le sculpteur aurait adopté l'alphabet de ses patrons, mais conservé le dialecte dorien⁵⁰. En effet, dans une autre signature de Krésilas trouvée à Delphes et gravée en alphabet ionien, le(s) dédicant(s) étant probablement d'une cité ionienne, le dialecte est dorien : Κρησίλας ἐποίησε ἐκ Κυδωνίας (et pas

46. Kaczko 2016, n° 98, 3, ca 450 av. J.-C.. Le texte de l'*Anthologie* (13, 13) est κυδωνίαι τὰς κρησίας εἰργάσατο. Avant la découverte de la base sur l'Acropole, Meineke 1842, p. 235-236 avait déjà proposé la correction Κυδωνιάτας Κρησίλας εἰργάσατο.

47. *IG* IV, 683. Pour l'ethnique du dédicant, voir Lazzarini 1976, p. 66.

48. À l'exception près du xi de la dédicace (εὐξάμενος .2).

49. Voir Kirchhoff *ad IG* I, 403.

50. Voir Jeffery 1990, p. 179, *contra* Jameson 1953, p. 149-150. Les deux signatures trouvées à Athènes sont gravées dans l'alphabet attique et le nom conserve la forme dorientienne : Κρεσίλας ἐποίησε (*IG* I³, 883) et [Κρεσ]ίλας ἐποίηε (*IG* I³, 884).

Κυδωνίης)⁵¹. D'autres pensent ainsi que c'est la forme dorienne Κυδωνι<ά>τας qui doit être restituée dans la signature du monument consacré par Pyrès⁵².

D'après certains savants, la signature de Krésilas aurait été rédigée en langue épique et non dans le dialecte de Kydonia⁵³. D'une part, l'aoriste ἐργάσσατο aurait été utilisé au lieu de la forme dorienne habituelle εἰργάξατο⁵⁴. D'autre part, en affectant son ethnique d'un vocalisme ionien, Krésilas aurait recherché de manière délibérée un style plus élevé⁵⁵.

En réalité, ἐργάσσατο s'explique facilement comme un dialectalisme. Comme dans d'autres variétés doriennes, le parler de diverses cités de l'Argolide, dont Égine, forme l'aoriste des verbes en -άζω/-ίζω en -ξα-. Pourtant, par une sorte de dissimilation, les verbes qui ont une occlusive vélaire dans la racine verbale font leur aoriste en -σσ-. Les inscriptions d'Argos et d'Épidaure contiennent des exemples en prose et en vers du verbe ἐργάζομαι, toujours avec un aoriste en -σσ-⁵⁶. À Trézène, l'épithaphe de Diotimos faite par sa mère Amphidama présente φεργάσ(σ)ατο, avec la géminée garantie par la métrique et l'absence d'augment syllabique pour adapter la forme verbale à l'hexamètre⁵⁷. Nous n'avons pas d'exemple de cet aoriste dans les inscriptions d'Égine, mais les colons partis au VI^e siècle av. J.-C. avaient implanté leur alphabet et leur dialecte – proche à cette époque des variétés linguistiques d'Argolide – sur la côte nord-occidentale de la Crète (voir aussi *infra* p. 147-148)⁵⁸.

En ce qui concerne le vocalisme mixte de Κυδωνιέτας, Krésilas aurait adopté une convention poétique à la mode pratiquée pour la première fois par Bacchylide de Céos. En transposant en dorien les mots qui dans son dialecte avaient /æ:/ (< *ā) à la dernière et l'avant-dernière syllabes, le poète de Ioulis aurait eu tendance à ne transformer que /æ:/ dans la syllabe finale⁵⁹. Cette distribution artificielle, et qui présente beaucoup d'exceptions⁶⁰, a été pratiquée par d'autres auteurs et semble avoir été habituelle dans les parties chorales de la tragédie attique et d'autres compositions lyriques⁶¹. Tout bien considéré,

51. *FD* III 4, 194. Voir Bousquet 1991, p. 169.

52. Voir Hoffmann 1893, p. 136, n° 269.

53. Voir de Mess 1898, p. 15 ; Buck 1913, p. 139-140.

54. Voir de Mess 1898, p. 15 ; Kaczko 2016, p. 381.

55. Voir Kaczko 2016, p. 381-382.

56. Voir Nieto Izquierdo 2009, p. 486-489.

57. *CEG* 138 (550-525 av. J.-C. ?). Le timbre de tuile trouvée à Égine, mais d'origine béotienne, ne porte pas l'aoriste ἐργάσ(σ)ατο, comme lisait Fraenkel *ad IG* IV, 178 ; voir Felsch 1979, p. 34, n° C 4.

58. Voir Jeffery 1990, p. 314 ; Johnston 1989, p. 131-133.

59. Cf. φήμαν (Bacch. 5.194) vs φαμί (1.159), κυβερνήτας (Bacch. 12.1), κυβερνήταν (Bacch. 5.47) vs κυβέθνα[σεν], ἀδμήτα (5.167) vs ἄδματοι (11.84). Voir Kenyon 1897, p. xlv ; Miller 2013, p. 62-63.

60. Voir van Herwerden 1899, p. 37-38 ; Schöne 1899, p. 208-214.

61. Cf. φήμα (Esch., *Suppl.* 697 ; vs φαμί, εὐφαμέω ; cf. aussi Eur., *Hipp.* 5.2) ; Ἀδρηγᾶς (Eur., *Hipp.* 736), Ἀσπητᾶν (Eur., *IT* 180). Voir Björck 1950, p. 368-370. Κλεοφήμα et φήμαν apparaissent aussi dans le Péan d'Isyllos (*IG* IV²1, 128, 45 et 80, III^e siècle av. J.-C.).

l'analyse ci-dessus montre que la signature de Krésilas ne s'explique pas par l'influence de l'épopée, mais plutôt par celle du drame attique contemporain.

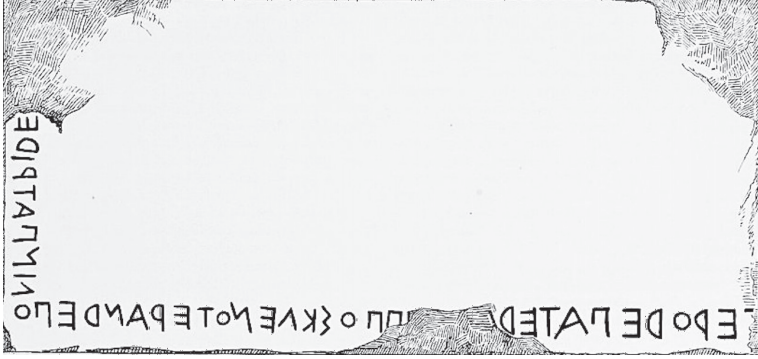


Fig. 2 : Dédicace de Dmasippos ou Damnippos de (?) Crète (dessin). Olympie. Musée d'Olympie (cat. n° 973) – D'après *IvO* 154, p. 267

Quant à l'épigramme gravée sur la base d'une statue d'un vainqueur à Olympie, elle est inscrite en alphabet éléen et aucun ethnique n'apparaît dans les parties conservées (fig. 2)⁶². Or, d'après une lecture très séduisante, l'épigramme devrait se lire de la façon suivante :

[– ∞ – ∞ – πρό]τερο(δ) δὲ πατῆ(δ) Δμ[άσ]ιππος (ou Δά[μνι]ππος),
κλῆνότεραν δὲ πόλιν πατρίδα ἔ[θη]ε (ou ἔθῆν) ∪ ∪ –]

... le premier, son père Dmasippos (ou Dmanippos), et plus renommée a/ont fait sa/leur cité, sa/leur patrie...

Dans la première ligne, l'assimilation d'un /s/ et d'un /r/ final à une (fricative ?) dentale sonore suivante dans la première ligne (πρότερος δὲ πατήρ Δμάσιππος/Δάμνιππος) confirmerait l'origine crétoise du vainqueur⁶³. En effet, ces deux phénomènes phonétiques de sandhi ne semblent être attestés simultanément qu'à Gortyne au V^e siècle av. J.-C.⁶⁴.

62. *CEG* 386 (475-450 av. J.-C.).

63. Voir Wilhelm 1909, p. 309-310, Ebert 1972, p. 96-99, n° 27. Wilhelm proposait de compléter le pentamètre κλενοτέραν δὲ πόλιν πατρίδ' ἔ[θη]κε Ἐλυρον] (voir Guarducci *ad ICr* II, XIII, p. 176).

64. Voir pour les exemples Brause 1909, p. 207 et Bile 1988, p. 153.

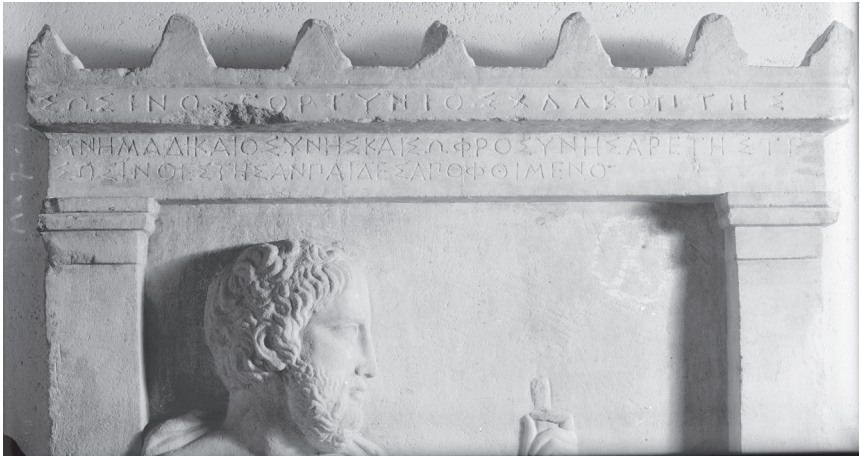


Fig. 3 : Stèle funéraire de Sôsinous de Gortyne (détail). Athènes. Musée du Louvre (MA 769) – © Musée du Louvre, AGER / Service d'étude et de documentation

La célèbre épitaphe pour un fondateur de bronze gortynien mort à Athènes, inscrite dans une belle stèle à relief dressée par ses enfants (fig. 3), est rédigée dans l'alphabet ionien⁶⁵ :

Σωσίνῳς Γορτύνιος χαλκόπτης
μνήμα δικαιοσύνης καὶ σωφροσύνης ἀρετῆς τε
Σωσίνῳ ἔστησαν παῖδες ἀποφθιμένῳ.

Sôsinous de Gortyne, fondateur de bronze.

Les enfants de Sôsinous ont élevé après sa mort (sc. cette stèle), témoin de sa justice, de sa sagesse et de sa vertu.

Tous les traits linguistiques de l'épigramme appartiennent à l'ionien-attique (/ε:/ dans μνήμα, δικαιοσύνης, σωφροσύνης, ἀρετῆς, ἔστησαν, /ο:/ dans gén. sg. Σωσίνῳ, ἀποφθιμένῳ), ce qui n'étonne pas à cette période à Athènes, où d'autres épigrammes privées pour des étrangers présentent une langue poétique qui ne s'écarte nullement de celle des compositions métriques pour les Athéniens⁶⁶.

65. CEG 96 (ca 400 av. J.-C.). À propos de l'usage de l'alphabet ionien dans les monuments funéraires privés des étrangers à Athènes pendant la deuxième partie du v^e siècle av. J.-C., voir Threatte 1980-1996, vol. 1, p. 35 et vol. 2, p. 681-683.

66. Cf. en particulier l'épigramme pour le phrygien Mannès (CEG 87, 431-421 av. J.-C.), celle pour deux soldats de Parion (CEG 94, 410-400 av. J.-C.), où l'ethnique ionien Παιωνός apparaît dans l'intitulé en prose, et celle pour une femme étrangère d'origine indéterminée (CEG 104, ca 400 av. J.-C.). Voir Ginesà Rosell 2012, p. 124-126.

Dans l'intitulé en prose, le nom du défunt est écrit ΣΩΣΙΝΟΣ, interprété unanimement depuis G. Kaibel (*EG* 54) comme Σωσίνωδς = Σωσίνοους, nom qui n'est pas attesté ailleurs⁶⁷. Cependant, la forme attendue en crétois serait *Σωσίνοοος, comme le montrent d'autres noms en ^ονοος trouvés dans l'île⁶⁸. Pourtant, un nom crétois Σώσινος, différent de Σωσίνοος⁶⁹, pourrait s'expliquer comme la troncation de Σωσίνομος ou de Σωσίνοικος, tous les deux attestés en Crète⁷⁰. Des formes raccourcies similaires apparaissent en Crète : Εὔνος à Lato⁷¹ (cf. Εὔνοος, Εὔνομος)⁷², Σώσιμος à Polyrrhènia et à Axos (cf. Σωσιμένης)⁷³, etc. Néanmoins, je dois avouer que mon hypothèse se heurte à une difficulté : d'autres anthroponymes en -ινοος issus d'un composé et dont la quantité du -ι- est assurée par la métrique présentent /i:/⁷⁴. Si Σωσίνοους était vraiment la forme qui se cache derrière la graphie de l'inscription, il faudrait conclure que le Gortynien et ses enfants s'étaient assimilés au milieu attique où ils vivaient, à tel point que le nom crétois du père (Σωσίνοοος) avait été adapté au dialecte local (Σωσίνοους)⁷⁵.

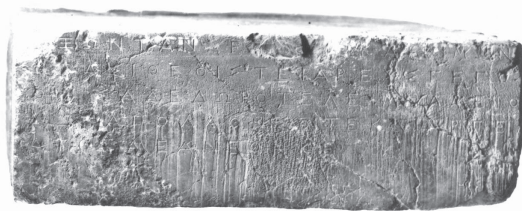


Fig. 4 : Dédicace à Apollon, Artémis et Latô. Kydonia. Musée Archéologique de Chania (E 116) – © Ministère grec de la Culture et du Sport / Éphorie des Antiquités de Chania

67. Le prétendu Σόνοος, attribué à Corinthe (Lazzarini 1976, n° 348, ca 450 av. J.-C. ?), n'est pas assuré ; voir Jeffery 1955, p. 76.

68. Cf. Πασίνοος à Polyrrhènie (voir *infra* p. 167).

69. La forme courte suffixée en -ινοος (Σωσίνοος), comme voulaient les commentateurs avant Kaibel, ne serait pas possible, le -ι- de Σωσίνωδ au début du pentamètre étant bref ; voir Daux 1972, p. 525-526.

70. Σωσίνομος est attesté à Aptéra et à Lappa, et une Σωσίνοική de Lappa est morte à Athènes (*IG* II², 9198, II^e av. J.-C.).

71. Voir Masson 1979, p. 67.

72. Cf. Εὔνοϊδας (Hérakleion de Crète, II^e siècle av. J.-C.), Εὔνομος (Cnossos, III^e-II^e siècle av. J.-C.).

73. Cf. Σωσιμένης à Olonte (II^e siècle av. J.-C.).

74. Cf. Τελεσίνοος (*CEG* 227, Athènes, 500-480 av. J.-C. ?), Αρχίνοος (Call., *Ep.* 34, 2 et 42, 1).

75. Cf. les mots de Micheli 2005, p. 116-117 : « [Sosinous] è uno straniero, che fa suoi i referenti socio-culturali che regolano la vita civile del cittadino ateniese » ; *Ead.*, 118 : « [I]a stele dispiega [...] in tutte le sue componenti un'abile e raffinata trama tesa a nobilitare Sosinos [*sic*], un meteco, mostrandone la piena integrazione nella dinamica sociale e culturale della polis in cui ha operato ».

3. Épigrammes crétoises du IV^e siècle av. J.-C. et les variantes dialectales de l'île

Datée du IV^e siècle av. J.-C. et trouvée à Kydonia, la base pour une statue que la cité a fait dresser en mémoire d'un prêtre de tous les dieux présente le texte suivant (fig. 4)⁷⁶ :

[Aǔ]ξων τάνδε [πό]λι[iv] καὶ τιμῶν [- ∪ ∪ - x]Σ
 παῖσι θεοῖς τε ἰαρεὺς γεγο[νω]ς ∪ -] | πόλις ἄδε
 δωροτέλει, μναμειο[ν (-) - ∪ ἐν|θ]άδε, Ἀπολλον,
 σοί τε καὶ, Ἄρτε[μι, σοί καὶ σοί, Λ]ατώι, μὲ ἀνέθηκε.

En faisant la grandeur de la cité et l'honorant ..., qui a exercé comme prêtre de tous les dieux. Cette cité faisait des offrandes (?), et ici comme monument ..., ô Apollon, pour toi, et pour toi, ô Artémis, et pour toi, Létô, m'a consacré.

Malgré l'état fragmentaire de l'épigramme et l'apparence plus ou moins conventionnelle de la langue utilisée, certains traits dialectaux peuvent être associés au dorien de la partie occidentale de l'île en général et de Kydonia (et de sa métropole Égine) en particulier. Pour commencer, le dat. pl. παῖσι présente le traitement régulier de la séquence -νσ- dans quelques localités de l'ouest de la Crète à l'époque récente, et en particulier à Aptéra⁷⁷, par opposition aux cités centrales, où le groupe -νσ- secondaire se conserve. En ce qui concerne θεοί, la graphie <ι> pour <ε>, qui reflète un phénomène de synizèse de /e/ devant /o/ ou /a/ (/eo/ > /xo/ > /jo/), n'apparaît pas dans la partie occidentale de l'île⁷⁸. La voyelle /o/ du radical de Ἀπόλλων (v. 3) se trouve en contradiction avec les exemples plus anciens ou contemporains de la partie centrale de Crète (Gortyne, Éleutherna, Lébèna, etc.) où Ἀπέλλων semble la forme habituelle⁷⁹. Pourtant, Ἀπόλλων, forme habituelle dans toute l'Argolide, est attesté à Aptéra et dans la dédicace, probablement éginète, trouvée dans un sanctuaire de *Agia Pelagia* (Apollonia ?)⁸⁰. Quant à δωροτέλει, quasi-hapax lexical, on pourrait le considérer sans difficulté comme un présent δωροτελεῖ ; toutefois, si l'interprétation d'un imparfait (sans augment syllabique), qui ferait pendant à l'aoriste ἀνέθηκε (v. 4), est correcte, il ne devrait pas surprendre. En effet, une voyelle

76. Je présente le texte de CEG 846 sans la plupart des restitutions. Pour d'autres lectures, voir van Effenterre, Papaoikonomou et Liesenfelt 1983, Bousquet 1990, p. 290, et Martínez Fernández 2008, p. 266-270.

77. Plus à l'ouest le groupe -νσ- apparaît inchangé, cf. πάνσας (ICr II, xxiii, 3, 6, Téos < Polyrrhénia, ca 200 av. J.-C.).

78. Pace Jeffery 1990, p. 314, le soldat crétois Θιόκιτος d'un graffito d'Abydos du règne d'Amyrtée (404-398 av. J.-C.) ne peut pas être originaire de Kydonia, voir Masson 1965, p. 159, n. 9a et p. 160.

79. Voir Bechtel 1923, p. 727.

80. Voir Johnston 1989.

fermée /e:/ pour la contraction de *e + e s'explique aisément par l'origine égéenne des habitants de Kydonia. Précisément, sur un statère d'argent de Kydonia, daté de ca 330-280, se trouve la légende Νεύαντος ἐποίει⁸¹. Il faut cependant admettre, pour finir, que si la forme habituelle dans le dorien d'Égine avait été Ἄρταμις, comme dans le reste de l'Argolide⁸², elle aurait déjà été remplacée par Ἄρτεμις, forme habituelle dans toute la Crète⁸³.

L'interprétation d'Ebert adoptée ci-dessus, où deux vocatifs (Ἀπολλον et Ἄρτε[μι]) seraient suivis d'un nominatif ([Λ]ατῶι), se conforme en quelque sorte à la règle indo-européenne *vāyan indras* ca « Ô Vayu et Indra », où le deuxième nom coordonné par *k^he apparaît au nominatif⁸⁴. En grec classique, la règle s'applique aussi à des structures plus complexes et coordonnées également par καί⁸⁵.

Une stèle à relief provenant de la nécropole de Lasaia, à quelques kilomètres à l'est de *Kali Limenes*, datant très probablement du milieu du IV^e siècle av. J.-C., porte un hexamètre dans la partie inférieure (fig. 5)⁸⁶ :

χαίρετε δὲ οἱ παριόντες, | <ἐ> γὼ δὲ φίλος καταλείπ|ω

Salut, vous, qui passez à côté. Je laisse mes bien-aimés.

D'après certains, le premier δέ indiquerait que ce vers serait le dernier d'une composition plus longue écrite en hexamètres, dont le début se trouverait avant le relief⁸⁷, de la même manière que dans le deuxième vers de l'épithaphe de Kallimachos, mort à Athènes, où apparaît aussi χαίρετε δ(ἐ) οἱ παριόντες⁸⁸. Or il est plus vraisemblable qu'au-dessus du relief n'ait été inscrit que le nom

81. Voir Svoronos 1890, p. 100 n° 3, Le Rider 1966, tab. 9, p. 18-19. L'exemplaire conservé dans le Cabinet des Médailles de Paris (Mionnet 1806-1813, vol. II, n° 12) présente la légende encore visible, voir <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8570861p> (accès 20.12.2018).

82. Cf. dans la dédicace en vers CEG 816, 1 (Argos, ca 303 av. J.-C.).

83. On n'a pas jusqu'ici de témoignage d'un culte à Artémis à Égine à l'époque archaïque ou classique, voir Polinskaya 2013, p. 260-263. On a trouvé dans la cité une dédicace d'époque hellénistique à plusieurs divinités, dont [Aρ]τέμιδι (IG IV 2, 767, 2). Pausanias (2, 30, 1) mentionne aussi un temple d'Artémis. Un sanctuaire d'Artémis à Aptéra est attesté à l'époque hellénistique dans les sources épigraphiques (ICr II, 3, 56).

84. Cf. Ζεὺ πάτερ, Ἴδηθεν μεδέων, κύδιστε, μέγιστε, Ἡελίος θ' (Hom., *Il.* 3, 276-277). Voir Chantraine 1958 [2015], p. 50-51, § 45.

85. Cf. ἐγὼ μὲν οὖν, ὦ γῆ καὶ ἥλιε καὶ ἀρετῆ καὶ σύνεσις καὶ παιδεία (Eschin. 3, 260).

86. CEG 677. Voir Clairmont 1970, p. 165, n° 89 ; Clairmont 1993-1997, vol. 2, n° 893b. D'autres monuments funéraires trouvés dans les nécropoles de Lasaia sont peut-être d'époque antérieure (cf. Sporn 2014, p. 230-233, fig. 5 et fig. 6). D'après Marinatos 1933-1935, p. 78-79, l'inscription aurait été gravée à une époque plus récente que le relief.

87. Voir Marinatos 1933-1935, p. 78-79, suivi par Guarducci *ad ICr* I, xv, 4.

88. Καλλιμάχου | μνημεῖον ἐν | ἀνθρώποι|σι τὸδ' ἔσται· | χαίρετε δ' οἱ παριόντες, | ἐ<γ> ὦ δὲ λι|πῶν πατριῶ|α ἐνθάδε κει|μαι δύσμο|ρος, ὃδὲ φίλῶς γο|νέας ἐπιδῶν « Voici le monument de Kallimachos, qui perdurera parmi les hommes. Salut, vous qui passez à côté. Infortuné, ici reposé-je, ayant quitté ma patrie et n'ayant pas pris soin de mes parents bien-aimés » (CEG 492, début du

de la défunte, qui s'est effacé⁸⁹. D'après P. A. Hansen, le poète de Lasaia, en composant l'épithaphe dans un seul vers, avait en tête un modèle comportant un second vers qui commençait par *χαίρετε δ(έ) οί παριόντες*, mais il aurait pourtant laissé *δέ*, dont la suppression aurait contrevenu au rythme dactylique⁹⁰. Du point de vue dialectal, il faut remarquer que dans d'autres épigrammes apparaît la formule *χαίρετε τοί παριόντες* au début de la composition⁹¹, mais cette formule, avec *τοί* homérique au lieu de *οί*, serait en contradiction avec le dialecte dorien du crétois central, où l'innovation *οί* des dialectes méridionaux a survécu comme l'un des éléments de substrat du crétois.



Fig. 5 : Stèle funéraire. Lasaia. Musée Archéologique d'Héraklion (Γ 276) –
© Ministère grec de la Culture et du Sport / Service TAP

iv^e siècle av. J.-C. ? ; cf. Ginestì Rosell 2012, p. 355). Dans le dernier vers il faut peut-être restituer *αὐ* à la fin (M. L. West *apud* CEG). Dans cette épigramme, *γονεῖας* est un atticisme remarquable.

89. Voir Peek *ad* GVI 1212, Hansen *ad* CEG 677, et Martínez Fernández 2006b, p. 96-97, n° 9.

90. Dans CEG 80, 1 (Égine, ca 475-450 av. J.-C. ?), *χαίρετε οί παριόντες* apparaît dans la première partie de l'hexamètre, où, d'après Hansen, *οί* aurait été inscrit par erreur pour *τοί*. L'épithaphe d'Abretténé *IHadrian* 185 (III^e siècle apr. J.-C. ; cf. GVI 1216 et SGO 3, p. 216, n° 16/23/99, qui attribuent l'autel par erreur à Aizanoi) présente aussi au début *χαίροιτε οί παριόντε[ς]*, mais elle est probablement en prose. En CEG 487 (Athènes [Pirée], début du IV^e siècle av. J.-C.), même si l'expression se trouve dans le dernier vers (.4), *δέ* n'a pas été inscrit.

91. Cf. CEG 108, 1 (Érétrie ; voir Dell'Oro dans ce volume p. 81-85), *IThess.* I, 73, 1 (Pharsale, IV^e siècle av. J.-C. ; avec la variante *προσιόντες* (?), voir en dernier lieu Wagman 2016, p. 68).

Sp. Marinatos et P. A. Hansen considèrent que dans ΦΙΛΟΣ, l'omicron représente une voyelle longue, comme dans l'épigramme de Kallimachos mentionnée ci-dessus (voir n. 88) et qui présente par ailleurs de parallèles remarquables avec celle de Lasaia⁹². En réalité, le dialecte crétois de Gortyne, cité dont Lasaia était l'un des ports très probablement depuis le v^e siècle av. J.-C.⁹³, montre depuis les premières inscriptions deux résultats de la séquence de l'accusatif pluriel *-ons : -ος et -ονς. Par conséquent, φίλος semble être la forme locale de l'accusatif pluriel, trait linguistique qui apparaît dans d'autres inscriptions versifiées de Crète (voir *infra* p. 152, 157 et 171-172). Il faut souligner que, malgré les caractéristiques stylistiques typiquement attiques de la stèle de Lasaia, l'exécution du relief indiquerait qu'il s'agit de l'œuvre d'un artiste crétois local, qui se serait inspiré des modèles attiques et qui possiblement aurait lui-même développé une partie de sa carrière à Athènes⁹⁴. De manière parallèle, en adaptant à sa composition un motif épigrammatique importé, le poète crétois ne se serait pas abstenu d'utiliser un trait spécifique de son parler.

S'agissant de l'établissement du texte de la deuxième ligne, depuis l'*editio princeps*, les trois premiers signes ont été lus comme ΙΓΩ. D'après P. A. Hansen, l'espace entre la haste verticale et le signe suivant indiquerait que le lapicide, ayant oublié par erreur les traits horizontaux de l'épsilon, aurait essayé de corriger en ajoutant des traits verticaux au gamma, pour abandonner finalement sa propre correction. En réalité, la deuxième ligne commence par un trait vertical <|>, un *vacat* d'environ un caractère, puis <EQ>, comme a bien vu A. Martínez Fernández dans son édition : {ι} *vacat* ἐ<γ>ώ δὲ φίλος καταλείπ|ω. À mes yeux, le deuxième signe est sans doute un epsilon, et pas un gamma corrigé.

Puisque ἐγώ δὲ suit immédiatement la salutation au passant dans plusieurs épigrammes, il est très vraisemblable que la séquence <EQΔE> doit s'interpréter de la même manière. Certains grammairiens anciens mentionnent les formes béotiennes ἰών = ἐγών, ἰώνει = ἐγώνη et ἰώνγα = ἐγώνγα⁹⁵, confirmées par ἰώγα = ἔγωγε dans le passage du Béotien des *Acharniens* d'Aristophane (v. 898)⁹⁶. On pourrait supposer que l'épigramme de Lasaia ait préservé une forme locale ἐώ = ἐγώ, mais, d'un côté, le phénomène <ι> pour <ε> étant attesté aussi dans le dialecte de Gortyne, on s'attendrait à

92. Les autres éditeurs ne se prononcent pas de manière explicite.

93. Voir Chaniotis 2000, Anzalone 2012.

94. Voir Clairmont 1970, p. 165 et 1993-1997, vol. 2, p. 788. Pour d'autres stèles de Lasaia d'inspiration attique avec des particularités locales, voir Sporn 2014, p. 231-234 et 236-237.

95. Tryphon et Habron, cités par Apollonios Dyscole (*Pron.* 64 b, p. 51 Schneider). La dernière forme appartient à un passage de Corinne (fr. 664 *PMG* Page). Quant à ἰών[(Corinne, fr. 654, ii, 23 *PMG* Page), une forme de gén. pl. du possessif ἐός est aussi possible.

96. Cf. ἰώγα· ἔγωγε. Βοιωτοί (Hsch., ι 1174 Latte). Voir Colvin 1999, p. 163-164. La forme ἰώ doit être aussi supposée au v. 870, où les manuscrits donnent ἐγώ. Pour l'amuissement de <γ> en grec ancien, voir Alonso Déniz 2014a, p. 315 et 2014b.

ιώ au lieu de ἐώ⁹⁷, et, de l'autre, les inscriptions crétoises dialectales offrent plusieurs exemples du nom. sg. ἐγώ dans d'autres localités⁹⁸. La correction ἐ<γ>ώ du début de la deuxième ligne semble par conséquent la solution la plus vraisemblable. Il faut signaler que l'épigramme de Kallimachos d'Athènes, mentionnée ci-dessus, qui contient la même formule, présente ΕΠΙΩΔΕ à la place de ἐγώ δέ.

Une épigramme votive, commémorant la consécration d'un temple à Apollon et un sacrifice fait par Damocharès, a été trouvée à Olonte⁹⁹ :

[τόνδ' ἀνέθηκ]ε ναὸν Φοίβωι χάριν Ἡρίλα υἱὸς
Δαμ[οχ]άρης, θύ[σας] ἕκ[α]τι καὶ δύο βούς.

Ce temple que voici à Phébus consacra, comme ex-voto, le fils d'Erilas, Damocharès, qui lui sacrifia vingt-deux bovins.

Du point de vue prosodique, la voyelle brève /a/ de ναὸν apparaît dans d'autres épigrammes votives de la région et d'autres cités crétoises d'époque postérieure¹⁰⁰, ainsi que dans l'épigramme contenant des instructions pour les initiés au culte de la Magna Mater à Phaistos (voir *infra* p. 162-163). Le poète a choisi la forme dorienne [ἕκ]ατι au lieu de la forme homérique εἕκοσι, toutes deux avec la même structure prosodique, ainsi que le patronyme en -α (avec *correptio epica*), au lieu d'une forme épique °λάου, qui aurait contrevenu au mètre dans cette position du vers¹⁰¹. La restitution que Demargne a proposée pour le pentamètre étant impeccable¹⁰², θύ[σας] serait nonobstant une forme épique, puisque à Olonte et dans les cités voisines, pour le nominatif singulier d'un thème en -ντ-, on s'attendrait à des formes avec le groupe -νς conservé

97. Théoriquement, dans le dialecte de la Crète centrale, la règle de synizèse de /e/ devant les voyelles /o, ɔ:/ pourrait précéder la présumée chute de /γ/.

98. Cf. *ICr I*, IX, 1, A, 34 (Dréros, fin du III^e-début du II^e av. J.-C.), Chaniotis 1996, n° 60, B, 6 (Lytos < Rhodes 110 av. J.-C.), *SEG* 35, 989, 19 (Cnossos, II^e-début du I^{er} av. J.-C.), etc.

99. *CEG* 848. Sur le culte d'Apollon à Olonte, voir Sporn 2002, p. 76. L'objet semble aujourd'hui perdu.

100. Cf. *ICr I*, XVI, 24, 2 (Lato, ca 120 av. J.-C.) ; *ICr I*, XIII, 3, 5 et 6 (Phaistos, ca II^e av. J.-C.). Dans l'épigramme de Lébéna (*ICr I*, XVII, 21, 2 et 6 ; I^{er} av. J.-C.) les deux scansions alternent (voir *infra* p. 175-176).

101. D'après Dubois 1986, p. 256 et Dobias-Lalou 1994, p. 199-201, le nom Ἡρίλας serait l'avatar dialectal de *Ἐρσίλαφος, cf. myc. *e-ti-ra-wo* /*Ertilawos*/ (PY), avec allongement compensatoire issu de l'aspiration et chute de /s/ dans le groupe -ρσ-, cf. **awer-sa-* > **awēra-* > **ἀφηρα-* > *ἠραντας* (*ICr IV*, 181.8, Gortyne, ca 168 av. J.-C.), aoriste de la racine **ἄφερ-* (cf. att. *ἀείρω*) ; pour la forme *ἠρηάμενος* dans l'épigramme votive de Pyroos, voir *infra* p. 174-175. Or Ἡρίλαος, semble être attesté au IV^e siècle av. J.-C. à Chalcédoine (*IKalchedon* 41, 3 ; lecture confirmée par la photo dans Asgari et Firatlı 1978, p. 54, tab. xxx, n° 63), colonie de Mégare, où on s'attendrait à /e:/ (<EI>).

102. Voir Demargne 1900, p. 235. L'inscription semble être perdue aujourd'hui, voir Martínez Fernández 2006b, p. 153-154, n° 22.

ou avec voyelle brève après chute de *-v-*¹⁰³. Dans les épigrammes crétoises on n'a jusqu'ici ni nominatif singulier ni accusatif pluriel en *-vς*, mais l'accusatif à voyelle brève est bien attesté, comme dans l'épigramme métrique de Lasaia étudiée ci-dessus (voir d'autres exemples *infra* p. 157 et 171-172). Bien que le digamma initial du nom « vingt » soit attesté depuis l'époque archaïque jusqu'à l'époque hellénistique dans les cités de Crète centrale¹⁰⁴, deux lois archaïques de Dréros présentent ἱκατι et ἱκάδι à côté de mots avec digamma initial et intervocalique conservé¹⁰⁵, ce qui pourrait indiquer que le nom du nombre avait perdu son /w/ initial dans cette région de l'île. Pourtant, sur un rocher du sud-est de *Spinalonga*, qui devait faire partie du territoire d'Olonte, on trouve un graffito, daté de l'époque romaine, avec l'anthroponyme Βικαδίωv¹⁰⁶, un dérivé de ἱκάς. Ce témoignage rend très vraisemblable la restitution θύ[σας βικ]ατι dans la dédicace de Damocharès et donne un texte dialectal, avec un β- initial ainsi que le participe θύσας avec /a/ bref¹⁰⁷.

L'accusatif pluriel βους, déjà attesté dans la vulgate homérique et normal en ionien-attique, apparaît aussi dans une épigramme votive cyrénéenne composée vers la fin du IV^e siècle av. J.-C., où, comme dans celle d'Olonte, il est question du sacrifice de bovins, et qui présente aussi des formes linguistiques doriennes (ἱκατι)¹⁰⁸. On pourrait supposer que les poètes hellénistiques des deux cités (Olonte et Cyrène) aient préféré la variante homérique à l'acc. pl. dor. βῶς. Pourtant, sauf erreur de ma part, l'acc. pl. βῶς n'est attesté jusqu'ici que dans le dorien de Théocrite¹⁰⁹, des documents en prose rédigés en dorien, où l'influence de la koinè ne peut pas être invoquée, présentant l'acc. pl. βους¹¹⁰. En fait, la documentation épigraphique de la Crète centrale offre un cas d'acc. pl. βους à Axos à la fin du IV^e siècle av. J.-C.¹¹¹, tandis qu'à

103. Cf. à Lato νικαθές (= att. νικηθείς) dans la convention de Lato et d'Olonte (*ICr* I, xvi, 5, 38).

104. Cf. *ICr* IV, 258, 5 (Gortyne, fin du II^e siècle av. J.-C.) et *ICr* II, xii, 22, B, 2 (Éleutherna, fin du III^e siècle av. J.-C.).

105. *LAC* Dr 1 (ca 650 av. J.-C.) et Dr3A (ca 600 av. J.-C.). Voir pour cette question Bile 1988, p. 114-115.

106. *ICr* I, xvii, 64q.

107. Sur Βόλοντ-/Φόλοντ-, voir *supra* n. 17.

108. Cf. *GVCyr* 054 (fin du II^e-début du I^{er} siècle av. J.-C.), qui est la copie de *GVCyr* 023 (fin du IV^e-début du III^e siècle av. J.-C.). Voir Dobias-Lalou dans ce volume, p. 206-207. *Pace* Dobias-Lalou (voir le commentaire de *GVCyr* 023 ; <https://igcyr.unibo.it/gvcyr023> ; accès 10.03.2019), le vers se lit comme un hexamètre, si l'hiatus entre καί et ἱκατι est maintenu comme chez Homère (cf. p. ex. II. 2, 510).

109. L'évolution supposée est *g^houms > *g^hōns > *g^hōs, cf. véd. *gāh*. Voir Molinos Tejada 1990, p. 116-117. La protoforme *g^hōns avec voyelle longue n'aurait pas subsisté dans le grec du I^{er} millénaire. L'acc. pl. βους, qui est une forme analogique, présente une vraie diphtongue, comme le montrent les exemples des inscriptions attiques (voir Threatte 1980-1996, I, p. 349 et II p. 267).

110. Voir *IG* XII 4, 274, 6 (ca 350 av. J.-C.). Dans les documents dialectaux de Cos de la même époque nous ne trouvons que l'acc. sg. βούv.

111. *LSCG* 145, 16.

Éleutherna l'acc. sg. βῶν, qui est la forme héritée, subsiste encore au II^e siècle av. J.-C.¹¹². Ces données apparemment contradictoires ont pour origine la variation morphologique provoquée par une flexion instable et sujette à des régularisations. Par conséquent, comme dans d'autres régions doriennes (Cos, Crète centrale), l'acc. pl. βούς pourrait être la forme habituelle dans le dialecte d'Olonte.

En conclusion, on ne peut pas affirmer que les poètes des trois épigrammes crétoises du IV^e siècle av. J.-C. trouvées jusqu'ici aient essayé délibérément d'éviter le dialecte dans leurs compositions.

4. L'hymne au *Kouros Mégistos* du sanctuaire de Zeus Diktaios : une hypothèse sur son origine à partir de l'analyse linguistique

Dans cette section j'analyse linguistiquement l'hymne au *Kouros Mégistos*, qui est conservé en deux copies gravées sur une stèle opisthographe fragmentaire trouvée dans les fouilles du sanctuaire de Zeus Diktaios (lieu-dit *Roussolakos*, à l'est de *Palaikastro*)¹¹³. En combinant les deux copies de l'hymne gravées sur les deux faces (fig. 6)¹¹⁴, le premier éditeur est arrivé à en déterminer la structure : 6 strophes, chacune suivie du même refrain, qui ouvrait et clôturait également la composition. D'après la forme des lettres¹¹⁵ et l'orthographe

112. Cf. *SEG* 41, 744, 8 (150-100 av. J.-C.). Dans la même localité, sur un bloc très fragmentaire portant une inscription en alphabet épichorique (*ICr* II, XII, 10), BON a été interprété aussi comme un acc. sg. Cet acc. sg. a entraîné la création d'un nouveau nom. sg. βός, attesté à Gortyne (*ICr* IV, 142, 5, ca 450-400 av. J.-C.).

113. *ICr* III, II, 2. Voir en général Tzifopoulos 2010, p. 35-40 et Martínez Fernández 2016b et 2018, p. 8-12.

114. Les deux copies de l'hymne, qui auraient été gravées par deux lapicides différents, se distinguent aussi entre elles par leur mise en page. Sur la face B de la stèle, le lapicide aurait prévu la disposition de l'hymne sur la surface complète, avec chaque strophe et chaque refrain inscrits séparément dans un paragraphe individuel. Dans ce plan, chaque strophe occupait deux lignes, comme le montre la disposition de la strophe α' (fr. a, face B, lignes 1-2) et de la strophe στ' (fr. d, face B, ligne 4-5) ; quant aux refrains, chacun s'étendait sur trois lignes, comme le montre la disposition (voir fr. b, face B, lignes 5-6 = refrain δ' ; fr. d, face B, lignes 1-3 = refrain στ' ; fr. d, face B, lignes 6-7 = refrain ζ'). Pourtant, le travail n'a pas été achevé, et l'espace destiné au premier refrain est resté vide, seulement avec les lignes de réglage (d'après Bosanquet 1908-1909, p. 343), tout comme celui des deux premières lignes du deuxième refrain (seule la troisième ligne a été gravée, voir fr. a, face B, ligne 3). Il faut signaler en outre qu'un espace de deux lignes sépare la dernière strophe du dernier refrain. En revanche, sur la face A seuls le premier refrain (fr. a, face A, lignes 1-4) et le sixième (fr. b, face A, lignes 6-9) commencent en début de ligne. Un *vacat* horizontal de quelques lettres marque la séparation entre les autres strophes et refrains, sauf entre la strophe α' et le refrain β' (fr. a, face A, ligne 7), où l'on trouve un signe de séparation (pour la forme, voir Bosanquet 1908-1909, p. 342). L'hymne est complet sur la face A, comme le confirment le *vacat* au-dessous de la dernière ligne (la fin du dernier refrain) du fr. c, face A, ainsi que l'absence de texte sur le fr. d, face A.

115. Voir une description détaillée dans Bosanquet 1908-1909, p. 341.

<EI> pour /i:/ dans [πο]λείτας (30)¹¹⁶, le texte peut être daté du III^e siècle de notre ère, mais le dialecte et d'autres traits orthographiques montrent que l'hymne a été très probablement composé au IV^e ou au III^e siècle av. J.-C.¹¹⁷.

ἰὼ μέγιστε Κουῖρε, χαῖρέ μοι, Κρόνειε, πανκρατὲς γάνους, βέβακες δαιμόνων ἀγώμενος. Δίκταν ἐς ἐνιαυτὸν ἔρπε καὶ γέγαθι μολπᾶ<ι>.	[refrain 1]
τάν τοι κρέκομεν πακτίσι μείξαντες ἄμ' αὐλοῖσιν καὶ στάντες ἀεῖδομεν τεὸν ἀμφὶ βωμὸν εὐερκῆ. [refrain 2, vers 6-8]	strophe 1 5
ἔνθα γάρ σε παιῖδ' ἄμβροτον ἀσπίδ[- - - - -] πὰρ Πέας λαβόντες πόδα κ[- - - - -]. [refrain 3, vers 11-13]	9 strophe 2
[- - - - -] [- - - - - τᾶ]ς καλᾶς ἀδς. [refrain 4, vers 16-18]	14 strophe 3
[- - β]ρύον κατῆτος καὶ βροτὸς Δίκα κατῆχε [καὶ πάντα δι]ῆπε ζώ<ι>' ἄ φίλολβος Εἰρήνα. [refrain 5, vers 21-23]	19 strophe 4
ἀ[μῶν δὲ θόρ' ἐς ποι]μνια καὶ θόρ' εὐποκ' ἐ[ς μῆλα] [κὲς λάϊ]α καρπῶν θόρε κὲς τελεσ[φόρος οἶκος]. [refrain 6, vers 26-28]	24 strophe 5
[θόρε κὲς] πόληας ἀμῶν, θόρε κὲς ποντο<π>όρος νᾶας, θόρε κὲς ν[έος πο]λείτας, θόρε κὲς Θέμιν κλ[- - -]. [refrain 7, vers 31-33]	29 strophe 6

116. Le patronyme Κρόνειε (vers 1 du refrain) au lieu de Κρόνιος présente une vraie diph-tongue, avec l'extension -ειος que l'on trouve déjà chez Homère et plus tard dans les parlers éoliens.

117. Je reproduis partiellement ici l'édition de *ICr* III, II, 2, ainsi que la colométrie adoptée par Guarducci (sans pourtant intégrer toutes les restitutions et sans répéter le refrain). J'ai cependant adopté quelques restitutions de Guarducci 1974.



Fig. 6 : Hymne à *Kouros Mégistos* (face A). Sanctuaire de Zeus à Roussolakos (*Palaikastro*). Musée Archéologique d'Héraklion (E 102) – © Ministère grec de la Culture et du Sport / Service TAP

Ô le plus grand Kouros, fils de Kronos, salut ! Tout-puissant maître du *ganos*, tu es arrivé à la tête des dieux ! Viens au Diktè au retour de l'année et réjouis-toi de notre chant. Nous le tissons pour toi en le mêlant à nos lyres et à nos *auloi*. Et nous chantons, debout autour de ton autel bien dressé. [refrain 2] Car c'est ici qu'ils, enfant immortel, bouclier(s) ... te recevant de Rhéa, leur pied... [refrain 3] ... de la belle Aurore. [refrain 4] ... croissent chaque année (?) et la Justice tenait les mortels en son pouvoir, et la Paix qui aime la prospérité gouverne toutes les créatures. [refrain 5] Mais, Souverain, bondis sur nos jarres à vin, et bondis sur nos troupeaux, et sur nos champs

de récoltes bondis, et sur notre maison bien gouvernée. [refrain 6]
 Bondis encore sur nos cités, bondis sur nos vaisseaux hauturiers, et
 bondis sur nos nouveaux citoyens, bondis sur Thémis... [refrain 7]¹¹⁸.

Comme dans d'autres cas où ce type de composition est transmis par des inscriptions, l'auteur de l'hymne est inconnu¹¹⁹. Trois cités avaient eu à différentes périodes historiques des intérêts sur le territoire voisin du sanctuaire : Itanos, à quelques kilomètres au nord de l'emplacement du sanctuaire ; Praisos, au sud-ouest ; et Hiérapytna, encore plus à l'ouest sur la côte méridionale de l'île. À une date indéterminée de la période hellénistique, Cnossos avait aussi contribué à l'entretien du sanctuaire, comme le montrent les tuiles portant l'inscription Κνωσίων qui y ont été trouvées. L'hymne invoque aussi la protection du *Kouros Mégistos* pour « nos cités » (πόληας ἀμῶν v. 29), ainsi que des « jeunes citoyens » (ν[έος π]ολεΐτας v. 3), sans indication de leur appartenance à une cité spécifique. Par conséquent, le sanctuaire de Zeus Diktaios semble avoir été un lieu de culte « extra-territorial » (et pas « civique »), dont l'administration pouvait relever d'une ou plusieurs cités à différentes époques¹²⁰. Hiérapytna s'est engagée dans la restauration de statues vers 150 av. J.-C. et l'on sait que dans la seconde moitié du même siècle le territoire autour du sanctuaire (appelé Ἐλεΐα) était contrôlé par cette même cité¹²¹. Enfin, une des copies d'un traité entre Cnossos et Hiérapytna probablement postérieur à 145 av. J.-C. avait aussi été affichée dans ce sanctuaire par les deux cités¹²².

La langue de cette composition est considérée comme une koinè poétique dorienne¹²³. Dans certains cas, la forme crétoise coïncide avec des traits qui sont attestés dans la poésie lyrique, comme le verbe ἔρω avec le sens de ἔρχομαι. Par ailleurs, la composition préserve des innovations qui ne se trouvent pas ailleurs. Ainsi, par son orthographe l'accusatif pluriel νᾶας (ligne 29) semble

118. Cette traduction est basée sur celle de Brulé 2013, p. 254, avec des modifications pour l'adapter au texte de Guarducci.

119. Un certain Hybrias a composé quelques vers lyriques (PMG 909) à une époque indéterminée (voir Bile 2002, p. 123-125).

120. D'après Staphylos de Naucratis (BNJ² 269 F 12), qui écrivait probablement au III^e siècle av. J.-C., il y avait un sanctuaire de Zeus Diktaios à Praisos. Se fondant sur cette notice, plusieurs auteurs considèrent que le sanctuaire de *Palaikastro* faisait partie du territoire de cette cité jusqu'à ca 145 av. J.-C., lorsqu'elle fut conquise par Hiérapytna (voir Guarducci *ICr* III, p. 6 et p. 135 ; Willets 1962, p. 210-211 ; Perlman 1995). Or, il est possible que la mention d'un Δικταίου Διός ἱερὸν se réfère à un sanctuaire urbain situé à Praisos, et non à celui de *Palaikastro* (voir Chaniotis 2009, p. 63-64). Entre 145 et 112 av. J.-C., Itanos et Hiérapytna auraient revendiqué l'administration du sanctuaire. Sur l'extension du territoire d'Hiérapytna vers l'est, voir Guizzi 2001, p. 319-322 et p. 373-382.

121. Cf. *ICr* III, II, 1 (sanctuaire de Zeus Diktaios). Voir Ager 1996, p. 431-446, n° 158.

122. Cf. *ICr* I, VIII, 13 (sanctuaire de Zeus Diktaios < Cnossos).

123. Voir Levi 1922, p. 339 et 386. Pour une analyse des données dialectales, voir Martínez Fernández 2016a et 2018, p. 15-18.

une forme poétique¹²⁴. Or la prosodie montre que *vāas* était monosyllabique, prononciation qui ne semble pas attestée dans d'autres compositions en dorien.

Le texte présente aussi des traits spécifiques du crétois, comme la voyelle longue ouverte issue de la contraction *e + e* (κατήχη .19)¹²⁵, ainsi que les formes de l'acc. pl. en -ος ποντοφόρος (29 ; corrigé par les éditeurs en ποντοπόρος) et βροτός (.19). Dans ce dernier cas, la poésie archaïque et classique présente des cas d'accusatif pluriel bref en -ας, mais ceux en -ος sont très rares¹²⁶. Par ailleurs, dans les deux cas, puisque la prosodie n'exige pas une voyelle brève, on peut aisément conclure qu'il s'agit d'une vraie forme dialectale¹²⁷.

Les traits dialectaux mentionnés jusqu'ici se trouvent dans plusieurs cités crétoises, mais certaines formes laissent, à mon avis, préciser l'origine de l'hymne. Ainsi, dans le participe *ἀγώμενος* (= att. ἡγούμενος) du deuxième vers du refrain, -ω- est le résultat de la contraction de -εο-. L'hiatus -εο- en syllabe ouverte présente plusieurs évolutions dans les inscriptions crétoises :

- a) Crète occidentale (Kydonia, Aptéra, etc.) : -εο- > -ω-¹²⁸
- b) Crète centrale (Gortyne, Axos, etc.) : -εο- > -ιο-¹²⁹
- c) Crète orientale (Hiérapytna) : -εο- et -εω- > -ω-¹³⁰
- d) Crète orientale (Itanos) : -εο- reste inchangé¹³¹

Il serait difficile d'attribuer le résultat *ἀγώμενος* à une influence de la lyrique chorale, et la présence d'un poète de Crète occidentale semble exclue. Par conséquent, la variante *ἀγώμενος* oriente vers la zone de Hiérapytna comme origine de cette composition. De la même façon, le génitif pluriel *ἀμῶν* pourrait s'expliquer comme une forme locale en face de *ἀμίων* en crétois central. La poésie lyrique présente en général la forme trisyllabique

124. Cf. Alc., fr. 167, 20 ; Théocr., *Id.* 7, 152.

125. La forme du gén. sg. *ἄδς* (hom. ἠοῦς, att. ἔω) pourrait être attribuée à une erreur du lapicide, qui ne distinguait plus la quantité des voyelles.

126. Le seul exemple assuré métriquement se trouve dans le *Bouclier* attribué à Hésiode (voir Morpurgo Davies 1964, p. 152-156) : οἱ δὲ μάχοντο / πύξ τε καὶ ἔλικηδόν· τοὶ δ' ὠκύποδας λαγὸς ἦρουν (301-302). Plus tard, on en rencontre des exemples dans des traditions différentes de la poésie lyrique : καὶ τὸς ἀνθρώπους ([Ps.] Épicharme, fr. 276, 7 ; τὸς Hermann ; mss. τὸς ἀνθρώπων/τὸς ἀνθρώπους). Ce n'est qu'à l'époque hellénistique que les poètes alexandrins en font fréquemment usage : τὰς παρθένους (Théocr., *Id.* 1, 90), τὸς λύκος (*Id.* 4, 11), τὰς ἀμπέλος (*Id.* 5, 109), τὸς κανθάρος (*ib.* 114), etc. ; ἀρκίος (Call., *H.* 6, 34).

127. Depuis Murray 1908-1909, p. 360, on explique κατήτος (19) comme une univertation de κατὰ (φ)έτος avec contraction doriennne après chute du digamma, mais les formes de ces hypostases présentent une élision (att. ἐφέτος > gr. mod. φέτος), jamais une contraction. À propos de l'élision dans les hypostases, voir Rousseau 2016, p. 68-69.

128. Cf. ἐπαινῶμεν (*ICr* II, x, 2, 18 ; Téos < Kydonia, ca 200 av. J.-C.).

129. Cf. χρησιόμεθα (*SEG* 23, 589, 16 et 20 ; Gortyne, ca 200-150 av. J.-C.).

130. Cf. ὠνόμενος (*ICr* III, III, 4, 16, ca 200 av. J.-C.) ; participe présent dat. pl. εὐορκῶσι (*ICr* III, III, 3, B, 25-26 ; II^e siècle av. J.-C.), qui montre l'évolution -ονσι > -ωσι.

131. Cf. συνεστέομαι (*ICr* III, IV, 8, 19, III^e siècle av. J.-C.).

ἀμέων, et les formes dissyllabiques ne semblent attestées que dans les parties lyriques du drame attique¹³².

Dans le refrain, le passage πανκρατὲς ΓΑΝΟΥΣ βέβακες du deuxième vers a fait couler beaucoup d'encre, mais toutes les interprétations qui supposent une séquence ΓΑΝΟΣ¹³³ doivent être écartées, car <Υ> a été certainement gravé sur la pierre dans trois passages de la face A¹³⁴. En réalité, ΓΑΝΟΥΣ est le génitif de γάνος, complément de l'adjectif πανκρατῆς¹³⁵. Or, d'un point de vue dialectal, un génitif γάνους fait difficulté, car on ne s'attendrait pas à une forme attique avec contraction de la séquence /eo/. En effet, les résultats attestés dans les inscriptions crétoises pour le génitif des thèmes sigmatiques étant -ιος, -εος et -εως, on s'attendrait à γάνιος, γάνεος ou γάνεως¹³⁶. Le génitif en -εος est le seul attesté jusqu'ici tant à Itanos qu'à Hiérapytna, mais -εως apparaît une fois à Praisos¹³⁷. Or les documents dialectaux d'Hiérapytna me semblent pouvoir expliquer l'orthographe du génitif ΓΑΝΟΥΣ dans l'hymne, car -εο- devient -εϋ- dans des contextes autres que le génitif¹³⁸, et la diphtongue /eu/ peut devenir /ou/¹³⁹, même dans les cas où -εϋ- procède de

132. Voir Hinge 2006, p. 174. Or ἀμῶν est aussi une forme tardive du pronom en pays dorien (Delphes, Cos, etc.), et apparaît dans les manuscrits de compositions en vers d'époque hellénistique (Théocrite). D'après Apollonios Dyscole (*Pron.* 95), dor. ἀμῶν ne peut être que le génitif pluriel de l'adjectif possessif.

133. Cf. πανκρατὲς γάνος « toute-puissante splendeur » (von Wilamowitz-Moellendorff 1921, p. 500) et πανκρατῆς, γάν ὅς βέβακες « ô tout-puissant, qui es arrivé sur la terre » (West 1965, p. 151-152).

134. ΓΑΝΟΥΣ (fr. a, face A, ligne 2 ; <Υ> a été corrigé par le lapicide ; fr. b, face A, ligne 7), [ΓΑ]ΝΟΥΣ (fr. b, face A, lignes 13-14).

135. Pour le sens précis de γάνος en ce contexte, voir Guarducci 1974, p. 34-35, Alonge 2006, p. 112-115, Brulé 2013, et Kaczyńska 2014. L'expression πανκρατὲς γάνους (Κούρος) est très proche de δωτήρα ὑγείας (Ἀσκληπιόν) dans le péan d'Isyllos (*IG IV² 1*, 128, IV, 52, Épidaure, ca 280 av. J.-C.). D'autres adjectifs en ἰκρατῆς ont un complément au génitif, cf. τόξων ἐγκρατῆς (S., *Ph.* 75) et γλώσσης ἀκρατῆς (Esch., *Pr.* 884). Dans l'hymne crétois πανκρατῆς a un sens proche d'un composé possessif « celui dont le pouvoir est absolu », qui a pu évoluer vers un sens verbal « celui qui contrôle tout », sens que l'on trouve dans des expressions utilisées dans d'autres invocations poétiques : σὸν δὲ κράτος πάντων ἔσθ' ὕπατον, βασιλεῦ (Théog. 375 ; Zeus) et ὦ πᾶν κράτος ἔχων χθονός (Esch., *Suppl.* 425 ; Pélasgos).

136. Cf. γλεύκιος (*ICr IV*, 77, B, 3, Gortyne, ca 480-450 av. J.-C.) ; Σωσιγένης (*ICr II*, III, 9, 4, Aptéra, hell.) ; Κλευγένης (*SEG* 47, 1405.2, Olonte, hell.).

137. Cf. Σωσιγένης (*ICr III*, IV, 32, 2, Itanos, III^e siècle av. J.-C.), Εὐρκάρτεος (*ICr III*, II, 1, 14, sanctuaire de Zeus Diktaios < Hiérapytna, ca 150-100 av. J.-C.) ; Σωκράτεος (*ICr III*, VI, 30, Praisos, III^e siècle av. J.-C.).

138. Cf. Θευδαΐσια (*ICr III*, III, 1, B, 8, ca 227-221 av. J.-C. ; c'est le nom des fêtes célébrées à Hiérapytna) ; Τευφίλω = Θευφίλω (*ICr III*, III, 9, 10, II^e siècle av. J.-C.). D'après Thumb et Kieckers 1932, p. 150 et Bile 1988, p. 85, il s'agirait d'une influence linguistique de la koïnè des îles doriennes du sud de l'Égée.

139. Cf. στρατούμενοι = στρατεύομενοι (*ICr III*, III, 1, 3, ca 227-221 av. J.-C.), ἐξοδούσαντες = ἐξοδεύσαντες (*ICr III*, III, 4, 54, ca 200 av. J.-C.), βωλουμέναις = βουλεομέναις (*ib.*, 75).

-εο-¹⁴⁰. Par conséquent, ΓΑΝΟΥΣ ne serait pas une forme attique, avec <ΟΥ> = /o:/ issu de la contraction de /eo/, mais un génitif dialectal, avec <ΟΥ> = /ou/, diphtongue issue de l'évolution /eo/ > /eu/ > /ou/¹⁴¹. Comme les génitifs en -ευσ ne sont pas attestés jusqu'ici dans les documents d'Hiérapytna, on pourrait expliquer alternativement γάνους comme l'orthographe locale d'une forme poétique γάνευσ¹⁴². Quoi qu'il en soit, cette hypothèse est corroborée par l'adjectif dans le passage τεὸν ἀμφὶ βωμὸν εὐερκῆ (.5). L'adjectif εὐερκῆ est écrit <ΕΥΕΡΚΗ> sur la face B, tandis que sur la face A, qui présente systématiquement ΓΑΝΟΥΣ, nous trouvons <ΟΥΕΡΚΗ>, orthographe qui coïncide avec le développement mentionné de la diphtongue¹⁴³. Les graphies <ΟΥ> pour <ΕΥ> n'étant attestées dans les inscriptions de l'est de l'île qu'à Hiérapytna¹⁴⁴, nous pouvons supposer que notre hymne, ou au moins la copie que les lapicides avaient utilisée, a son origine à Hiérapytna¹⁴⁵.

Certaines formes de l'hymne pourraient infirmer l'hypothèse d'une origine linguistique orientale de cette composition, plus précisément à Hiérapytna. Ainsi, γέγαθι (vers 3 du refrain) est l'impératif 2^e sg. du parfait dor. γέγαθα (= hom. γέγηθα) « se réjouir », mais on s'attendrait à γέγασθι. D'après certains auteurs¹⁴⁶, la forme transmise par le texte serait en réalité l'avatar crétois de γέγασθι, qui serait passé à γέγαθθι¹⁴⁷. Or cette explication se heurte à deux problèmes. Tout d'abord, le texte présente systématiquement la forme avec une seule consonne ΓΕΓΑΘΙ. Ensuite, même si l'on acceptait qu'il date d'une époque où les géminées n'étaient pas encore notées de manière systématique, et que cette orthographe n'a jamais été modifiée au cours de la transmission jusqu'à l'époque de l'inscription¹⁴⁸, le passage -σθ- > -θθ- est un

140. Dans une monnaie de cette région, Κλουμενίδας (voir Svoronos 1890, p. 190, n° 15 ; Masson 1979, p. 75) est l'équivalent de Κλυμενίδας (Lytos), qui dans d'autres régions se présente sous la forme Κλεομένης/Κλεομενίδας. Pour ce phénomène, cf. *deuk- > lat. douc- > dūc-.

141. Si je comprends bien, Kaczyńska 2002, p. 133-134 considère aussi que γάνους représente γάνευσ avec <ΟΥ> pour <ΕΥ>, mais, en tenant à tort ce trait pour exclusif du crétois central, la savante polonaise conclut que l'auteur de l'hymne proviendrait de cette région de l'île.

142. Cf. θάρσευς (*Il.* 17, 573), γένευσ (*Od.* 15, 533), Ερέβευς (*Il.* 8, 368, *Od.* 11, 37), etc. Dans la poésie lyrique cette orthographe est également attestée, cf. Δεινομένευσ (*Bacch.* 5, 35), Τριτογένευσ (*lyr. ad.* 119, 1 *PMG*), θευπροπίαν (*Bacch.* 10, 41), εὔντα (*Bacch.* 3, 78).

143. La diphtongue apparaît pourtant inchangée dans l'adjectif εὐποκ(α) (.24), qui n'est transmis que sur la face A.

144. La diphtongue -εϋ- est notée sporadiquement -εο- dans le serment de citoyens d'Itanos du début du III^e siècle av. J.-C. : p. ex., ἐριθεοτάν et παρεορέσι au lieu de ἐριθευτάν et παρεορέσι (*ICr* III, IV, 8, 26).

145. Le possessif τεὸν (.5) pourrait être scandé comme dissyllabique (West 1982, p. 143) ou comme monosyllabique (voir Murray 1908-1909, p. 362, Powell 1925, p. 161). Du point de vue phonétique, la deuxième option coïncide avec l'évolution de la séquence -εο- à Hiérapytna.

146. Voir E. Kalinka *apud* Diehl 1936-1942, vol. II, p. 131 (*dubitanter*) ; Martínez Fernández 2016a, p. 226-227.

147. Cf. πρᾶδδεθθαί = πρᾶττεσθαί (Gortyne, Cnossos).

148. Voir *infra* p. 162-163 à propos de l'inscription versifiée contenant des instructions pour les adorateurs de la Magna Mater de Phaistos.

phénomène caractéristique des inscriptions de Crète centrale et, comme je l'ai signalé ci-dessus, le participe ἀγόμενος est un trait de la variété orientale. En réalité, le parfait γέγαθα a pu avoir une forme analogique d'impératif *γέγαθε, issu, comme βέβακες dans l'hymne (v. 2)¹⁴⁹, de l'analogie avec l'aoriste : ἔλιπ-ες : λίπε :: *γέγαθ-ες : x, x = *γέγαθε. La coexistence des formes *γέγασ-θι (ancienne) et *γέγαθ-ε (moderne) a déclenché l'innovation γέγαθι, qui entrerait parfaitement dans la série des impératifs athématiques habituels dans les imprécations des hymnes : ἴληθι, κλύθι, φάνηθι¹⁵⁰.

Un dernier trait pourrait contredire l'attribution de l'hymne (ou de sa copie) à Hiérapytna. D'après A. Martínez Fernández, dans le vers 3 du refrain, il faudrait reconstruire la variante de la préposition ἐ<v>ς, qui se trouve dans les inscriptions de Gortyne et d'autres cités de Crète centrale¹⁵¹. Mais cette hypothèse ne me semble pas être confirmée par les données. Tout d'abord, la face B présente εις une fois¹⁵², tandis que ἐς apparaît trois fois sur la face A¹⁵³, et l'on n'a pas de traces de ἐνς dans l'inscription. Ensuite, les documents de l'est de l'île ne présentent, sauf erreur, aucun exemple de conservation de -vς, la variante avec chute de /n/ sans allongement compensatoire l'ayant emporté. Enfin, la scansion de la syllabe ne semble pas confirmée, car la séquence Δίκταν ἐς ἐνιαυτὸν ἔρπε καὶ γέγαθι μολπᾶ se prête à plusieurs interprétations rythmiques¹⁵⁴. Même si l'on admet que dans cette position le vers exige une syllabe longue, l'auteur de l'hymne aurait pu emprunter εις, une des variantes de la préposition que les poètes grecs utilisaient depuis Homère¹⁵⁵. N'oublions pas que d'autres formes poétiques apparaissent dans l'hymne là où les pendants dialectaux ne seraient pas adaptés au mètre (πόληρας au lieu de πόλις ou πόλιας et dat. pl. -οισιν au lieu de -οις, etc.). Rien n'oblige, en définitive, à accepter des formes du crétois central dans une composition chantée dans l'est de l'île.

149. Ce parfait, qui est analogique (ἔλιπε : ἔλιπες :: βέβακε : x, x = βέβακ-ες), apparaît plus tard dans les papyrus, cf. δέδωκες (BGU 1, 261, 14, 105 apr. J.-C.), ἠρώτηκες (P. Oxy. 1155, 6-7, 104 apr. J.-C.), etc. La variation εἰρηκας vs εἰρηκες est mentionnée par Apollonios Dyscole (*De constr.* 1, 52).

150. Voir Schwyzer 1939, p. 800, n. 25.

151. Voir Martínez Fernández 2016a, p. 441 et 444 ; Martínez Fernández 2016b, p. 224.

152. Cf. fr. b, face B, 3. La face B présente des fragments de ce vers dans d'autres passages, qui sont toutefois totalement corrompus.

153. Cf. fr. a, face A, 3 et 9 ; fr. b, face A, 8.

154. D'après certains, le refrain serait composé en dimètres iambiques, et Δίκταν ἐς ἐνι- serait une variante de cinq syllabes – – ~ ~ ~ (voir Diehl 1936-1942, p. 131 ; cf. aussi Murray 1908-1909, p. 361). Pour von Wilamowitz-Moellendorff 1921, p. 501, le 3^e vers est un dicolon archilochéen, où ἐς occuperait aussi une syllabe brève. Selon d'autres, ἐς occuperait la troisième syllabe longue d'un phérécratéen (voir Powell 1925, p. 161), d'un glyconique (Bowra 1966, p. 32), ou d'un hipponactéen (voir West 1982, p. 148).

155. La séquence εις ἐνιαυτὸν, avec la quantité de la voyelle de la préposition confirmée, apparaît chez Homère plusieurs fois en fin de vers (*Il.* 19, 32), mais aussi dans des compositions lyriques, cf. Pi., P. 10, 63.

En conclusion, l'hymne appartient à une tradition de chant rituel local, où des formes dialectales épichoriques s'ajoutent aux éléments traditionnels du genre lyrique. Quant à son origine précise, l'analyse linguistique montre, à mon avis, qu'il a été composé dans la région d'Hiérapytna¹⁵⁶.

5. Inscriptions en vers de nature religieuse (outre les dédicaces) d'époque hellénistique (III^e-I^{er} siècle av. J.-C.)

Les épigrammes votives et funéraires crétoises d'époque hellénistique présentent une forme linguistique assez conventionnelle, où les traits locaux sont utilisés de manière incohérente et asystématique (voir *infra* p. 165-178). C'est aussi le cas des deux dimètres iambiques annonçant les services d'un ὄνειροκρίτης crétois, inscrits sur une stèle trouvée dans le sanctuaire de Sérapis de Memphis présentant l'invocation τυχαγαθαῖ¹⁵⁷. Pourtant, τοῦ θεοῦ ne semble pas être un génitif crétois. On pourrait supposer une influence de la langue parlée dans l'Égypte ptolémaïque plutôt qu'un poétisme¹⁵⁸.

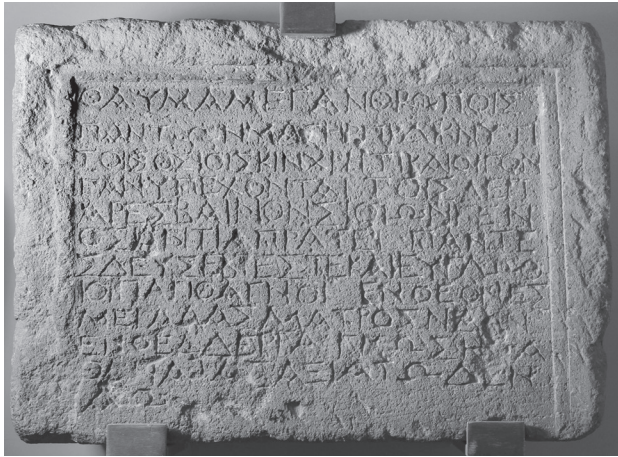


Fig. 7 : Instructions pour les initiés au culte de la Magna Mater. Phaistos. Musée Archéologique d'Héraklion (E 43) – © Ministère grec de la Culture et du Sport / Service TAP

156. Des compétitions musicales sont encore attestées à Hiérapytna au II^e siècle av. J.-C., cf. [έν] τοῖς ἀγῶσι τοῖς τε μουσικοῖς Ἱεραπύ[τνα] (ICr I, v, 19, A, 21-22, Arcadès).

157. Bernard 1969, n° 112, p. 435-440.

158. Cf. aussi l'épithaphe du Crétois Praxagoras, mort à Kition de Chypre (GVI 1076, III^e-II^e av. J.-C.), où les dorismes sont banals.

Cet état de choses contraste fortement avec l'aspect dialectal que montrent deux inscriptions versifiées de nature religieuse trouvées dans l'île et datant de la même période. La première est le texte en quatre hexamètres suivis d'un distique gravés sur une pierre trouvée à Phaistos et qui devait être affichée à l'entrée du temple de la Magna Mater (fig. 7), dont les bénéfiques pour les mortels et les initiés sont évoqués (.1-3), suivis d'une invitation aux hommes pieux pour qu'ils entrent dans le temple de la déesse (.4-6)¹⁵⁹.

θαῦμα μέγ' ἀνθρώποις | πάντων Μάτηρ προδίκνυτι·
 τοῖς ὁσίοις κίνχρητι καὶ οἱ γον|εὶν ὑπέχονται·
 τοῖς δὲ π|αρεσβαίνονσι θιῶν γέν|ος ἀντία πρᾶτει.
 πάντε|ς δ' εὐσεβίεις τε καὶ εὐγλωθ|{ι}οι πάριθ' ἀγνοὶ
 ἔνθεον ἐς | Μεγάλας Ματρὸς ναόν, | ἔνθεα δ' ἔργα 5
 γνωσῆθ' ἀ|θανάτας ἄξια τῶδε ν|αῶ.

C'est un grand prodige qu'aux êtres humains la Mère de tous révèle : pour les hommes religieux elle rend des oracles et ils lui consacrent (?) leur descendance ; à ceux qui passent outre la race des dieux, elle est hostile. Vous tous, hommes pieux, à la bonne parole, pénétrez, purs, dans le temple prophétique de la Grande Mère et vous connaîtrez les œuvres prophétiques de l'Immortelle, dignes de ce temple (trad. M. Bile).

Datée du II^e siècle av. J.-C. par des critères paléographiques, l'épigramme est composée dans le dialecte de la Crète centrale :

- <ι> pour <ε> : θιῶν (.5) et εὐσεβίεις (.4).
- 3^e sg. athématique -τι : προδίκνυτι (.1) et κίνχρητι (= att. κίχρησι)¹⁶⁰ (.2)
- futur dorien -σεο- : γνωσῆθ(θ)' (= att. γνώσεσθε) avec contraction e + e > /ε:/ et passage -σθ- > -θθ- (.11)
- génitif singulier τῶ ναῶ
- participe dat. pl. παρεσβαίνονσι (.3) (= παρεκβαίνουσι), avec -νσ-, et avec le préverbe -εσ- issu de -εκσ-.

Puisque la géminée n'est notée ni dans πρᾶτ(τ)ει, qui présente le résultat normal en crétois central pour le groupe $*-k^{(h)}i-$, ni dans εὐγλωθ(θ){ι}οι (.4) (= εὐγλωσσοσ/εὐγλωττοσ)¹⁶¹, avec un résultat différent de $*-k^{(h)}i-$, mais aussi attesté dans le dialecte, ni dans γνωσῆθ(θ)' déjà mentionné, on a supposé que l'inscription était une copie d'un texte plus ancien où les géminées ne seraient pas notées. D'après certains savants, l'aspiration initiale de ἀγνοὶ (.4), qui a provoqué le changement -τ- > -θ- dans πᾶριτ', serait un trait de koinè, mais

159. *ICr* I, xxiii, 3. Pour le culte de la Magna Mater à Phaistos, voir Sporn 2002, p. 201-202. Pour l'interprétation du contenu de l'épigramme, voir Tzifopoulos 2011, p. 180-182.

160. Cf. κίχρημι, mais ici avec le sens « rendre un oracle ».

161. Pugliese Carratelli 2001, p. 86-87, lit εὐγλωθ<τ>οι, mais la graphie -θτ- n'est pas attestée pour le résultat de $*-k^{(h)}i-$.

le crétois central a pu conserver dans certaines conditions l'aspiration initiale (cf. *infra* p. 169-170). De la même manière, la forme $\gamma\omicron\nu\epsilon\acute{\alpha}\nu$ (.4) présente le résultat attendu de l'hiatus après chute de $-f-$ ¹⁶². Un archaïsme exceptionnel et sans doute aussi dialectal est le présent $\delta\iota\kappa\nu\upsilon\tau\iota$, avec l'ancienne distribution apophonique du radical (degré zéro) et du suffixe $-v\upsilon-$ (degré long dans les personnes du singulier de l'actif)¹⁶³. L'épithaphe de Hyperphanès de Rhaukos (voir ci-dessous p. 169) montre pourtant la 3^e sg. act. $\delta\epsilon\acute{\iota}\kappa\nu\upsilon\tau(\iota)$, plus proche de la forme homérique, qui présente déjà le degré analogique à partir de l'aoriste $\acute{\epsilon}\delta\epsilon\iota\chi\alpha$. Enfin, le présent à redoublement $\kappa\acute{\iota}\gamma\chi\omicron\rho\eta\mu\iota$ avec nasale comme $\pi\acute{\iota}\mu\pi\lambda\eta\mu\iota$, $\pi\acute{\iota}\mu\pi\omicron\rho\eta\mu\iota$ ne semble attesté jusqu'ici que dans ce texte, ce qui indique très probablement une forme locale.

Évidemment, l'influence de la poésie épique se laisse sentir dans les adjectifs homériques $\acute{\epsilon}\nu\theta\epsilon\omicron\nu$ et $\acute{\epsilon}\nu\theta\epsilon\alpha$ (.5), dans la prosodie de la première syllabe de $\acute{\alpha}\theta\alpha\nu\acute{\alpha}\tau\alpha$ (.6) et celle de $\pi\omicron\omicron\delta\acute{\iota}\kappa\nu\upsilon\tau\iota$, où le groupe $-k\nu-$ est prononcé comme attaque syllabique, ce qui est une innovation par rapport à la prononciation hétérosyllabique dans $\acute{\alpha}\gamma\nu\omicron\acute{\iota}$ (.4). La voyelle /a/ brève de $\nu\acute{\alpha}\omicron\nu$ (.5) et $\nu\acute{\alpha}\omega$ (.6) est attestée dans d'autres épigrammes crétoises (voir *supra* p. 151).

La pénétration des formes locales est aussi très marquée dans un texte lié aux croyances religieuses sur la vie d'outre-tombe. En effet, les lamelles d'or conventionnellement appelées « orphiques » conservent des fragments, plus ou moins modifiés et condensés, d'une composition métrique en hexamètres rédigée en langue épique avec des instructions pour l'au-delà, probablement composée dans le milieu ionien de la Grande Grèce¹⁶⁴. Les sept lamelles trouvées dans des contextes funéraires à Éleutherna¹⁶⁵, *Mylopotamos*¹⁶⁶ et *Sfakaki*¹⁶⁷, datées très probablement entre le II^e et le I^{er} siècle av. J.-C., présentent un texte remontant à un seul subarchétype où le dialecte local l'emporte sur la langue poétique et qui contraste avec les traits linguistiques des lamelles trouvées ailleurs¹⁶⁸. Je reproduis ici le n° 1 du corpus de Tzifopoulos 2010 (fig. 8) :

δίψαι αὔτος ἐγὼ καὶ ἀπόλλυμαι· ἀλλὰ πιέ<μ> μοι
κράνας αἰειῳῶ ἐπὶ δεξιά· τῆ, κυφάριζος.
τίς δ' ἐζί; πῶ δ' ἐζί; Γᾶς υἱός ἡμι καὶ Ωρανῶ
ἀστερόεντος.

162. Pour le suffixe $-f\bar{a}$, voir Schwyzer 1939, p. 472-473.

163. Voir Bechtel 1923, p. 743, Cassio 1991-1993, p. 194, n. 31. Bile 2002, p. 126 renonce à toute interprétation linguistique. Les inscriptions de Gortyne en prose ne présentent jusqu'ici que des formes du thème d'aoriste et de futur, avec le degré du radical attendu ($\delta\epsilon\iota\chi-$).

164. Voir West 1975, p. 229-230 ; Janko 1984, p. 89-91 ; Cassio 1994, p. 198-199 ; Janko 2016, p. 106 et p. 125-127.

165. Tzifopoulos 2010, p. 9-15, n^{os} 1-3 et p. 17-21, n^{os} 5-6.

166. Tzifopoulos 2010, p. 15-17, n° 4.

167. Tzifopoulos 2010, p. 25-29, n° 9.

168. Tzifopoulos 2010, p. 21-23, n° 7, ne conserve pas un texte métrique, mais présente aussi la forme locale $\chi\acute{\alpha}\iota\gamma\epsilon\nu$, à côté de $\Phi[\epsilon\rho\sigma]\omicron\pi\acute{\omicron}\nu\epsilon\iota = \Pi\epsilon\rho\sigma\epsilon\phi\acute{\omicron}\nu\eta$.

Je brûle de soif et je meurs : donne-moi donc à boire de la source qui coule pérenne, à droite, là où est le cyprès. – Qui es-tu ? D’où es-tu ? Je suis le fils de la Terre et du Ciel étoilé¹⁶⁹.

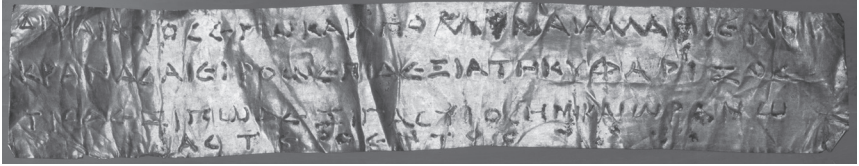


Fig. 8. Lamelle « orphique ». Eleutherna. Musée Archéologique National d’Athènes (EAM Xq 633) – © Ministère grec de la Culture et du Sport. Cliché I. Miari

Les traits dialectaux les plus remarquables dans ces documents sont les suivants :

- /a:/ dans κράνας (n^{os} 1-6 et 9)¹⁷⁰, ματήρ (n^o 9), γᾶς (n^{os} 1-6 et 9)¹⁷¹, τᾶς (n^o 9) et δίψαι/δίψα (n^{os} 1-6 et 9) ;
- /ε:/ issu de l’allongement compensatoire de *e suite à la réduction de *s devant *-m- dans ἤμι (n^{os} 1-5)¹⁷² ;
- /ɔ:/ issu de la contraction de *o + o dans les génitifs αειρόω (n^{os} 1-2 et 5) / αιενάω (n^{os} 3 et 6), κυφα{σ}ρίζω (n^o 9), dans l’adverbe interrogatif πῶ = ποῦ (n^{os} 1-6 et 9)¹⁷³, et dans Ὠρανῶ (n^{os} 1-4, 6 ; partiellement n^{os} 5 et 9), qui présente la même voyelle longue ouverte dans la première syllabe par allongement métrique¹⁷⁴ ;
- <ζ> au lieu de -σσ- dans la 2^e sg. ἐζί = ἐσσί (n^{os} 1-6)¹⁷⁵ et dans κυφάριζος / κυφάρισζος / κυπάριζος (n^{os} 1-6)¹⁷⁶ ;
- infinitif bref πιέν / πιέμ = πιεῖν (n^{os} 1-6 et 9)¹⁷⁷ ;

169. Ma traduction s’inspire de celle de A.-Ph. Segonds et C. Luna dans Pugliese Carratelli 2003, p. 76.

170. Cf. κρένα (Hipponion) et κρήνην (Petelia et Pharsale). Voir Janko 2016, p. 110 pour les références.

171. Cf. γᾶς (Hipponion) et γῆς (Petelia, Pharsale et Entella). Voir Janko 2016, p. 116 pour les références.

172. Mais ἤμοι n^o 9 et ἴμι n^o 6. La graphie εἴμι apparaît dans les lamelles de Petelia, Pharsale et Malibu (voir Janko 2016, p. 116 pour les références).

173. Cf. πῶ aussi dans la lamelle de Malibu, qui serait d’origine thessalienne.

174. Cf. Ὠρανοῦ dans les lamelles d’Entella, Petelia et Pharsale, et Ὠρανῶ sur celle d’Hipponion (voir Janko 2016, p. 116 pour les références).

175. Cf. ἐσί sur la lamelle de Malibu (voir Janko 2016, p. 114 pour la référence). Pour l’interprétation phonologique de la forme ἐζί, voir Peters 1989, p. 90-91.

176. Cf. κυπάρισσον dans les lamelles d’Hipponion, Petelia et Pharsale (voir Janko 2016, p. 111-112 pour les références). Pour la consonne aspirée, cf. *ICr* I, xvi, 7 (III^e-I^{er} siècle av. J.-C.) et *infra* p. 172.

177. Voir Cassio 1984.

- adverbe τῆ « là » (ou relatif adverbial « là où » = att. οὔ), avec la désinence de l'ancien instrumental.

La lamelle 9 présente pourtant des formes de la langue standard ou d'autres traditions poétiques : εἶ et le génitif <Σ>αύρου, et peut-être <O>ὕρανῶ (ΥΡΑΝΩ) et αἰ<ε>ἰρ<ό>ου, ce qui peut indiquer un texte plus proche de l'original ou, plutôt, un écart par rapport à la recension ou récitation crétoise de la composition, provoqué par le contact avec les traits linguistiques d'autres genres poétiques. Dans ce sens, il faut signaler que la scansion de υἰός (n^{os} 1-3 et 5-6), dans le deuxième *biceps*, avec une première voyelle brève, semble un trait épique¹⁷⁸.

Dans les deux textes abordés dans cette section, l'utilisation des formes linguistiques de la région centrale de l'île, qui auraient pu être facilement remplacées par les équivalents non doriens, s'explique très vraisemblablement par la singularité des deux compositions, qui n'avaient pas de modèles issus d'une tradition solide, comme dans le cas des épigrammes funéraires et votives¹⁷⁹.

6. Épigrammes votives et funéraires d'époque hellénistique (III^e-I^{er} siècle av. J.-C.) : tendances générales et particularités linguistiques des poètes locaux

Entre le III^e et le I^{er} siècle av. J.-C., dans la plupart des épigrammes crétoises les traits dialectaux régionaux, si l'on ne tient pas compte du dorien standardisé, sont totalement absents¹⁸⁰. De la même manière, la dizaine d'épigrammes de Rhianos, grammairien et poète né en Crète (à Béné ou à Kéraia, d'après les sources) au III^e siècle av. J.-C., n'offre aucun trait linguistique de l'île, mais on ignore s'il a travaillé dans sa patrie ou ailleurs. Étant donné que le corpus des compositions n'est pas le même dans toutes les cités et que les dates en sont dans la plupart des cas purement approximatives, on ne peut que constater certaines tendances. Quant aux motivations des poètes pour la préférence des traits linguistiques crétois dans telle ou telle épigramme ou

178. Les lamelles d'Hippionion, Petelia, Pharsale et Entella présentent παις dans la même position (voir Janko 2016, p. 116 pour les références).

179. Voir Bile 1988, p. 227, n. 298.

180. Cf. *ICr* II, VI, 10 (épithaphe de Théodota de Cantanos ; II^e siècle av. J.-C.) ; *ICr* II, XXI, 2 (Poikilasion, épithaphe fragmentaire ; II^e siècle av. J.-C.) ; *ICr* II, XXIII, 20 (épithaphe d'Adrastos de Polyrhénia ; II^e siècle av. J.-C.) ; *ICr* II, XXIII, 21 (épithaphe fragmentaire de Polyrhénia ; II^e siècle av. J.-C.) ; *ICr* II, V, 49 (épithaphe d'Aratios ou d'Aratios d'Axos ; I^{er} siècle av. J.-C.) ; *ICr* II, V, 52 (épithaphe fragmentaire d'Axos ; I^{er} siècle av. J.-C.) ; *ICr* II, V, 50 (épithaphe de Rhadô d'Axos ; I^{er} siècle av. J.-C.- I^{er} siècle apr. J.-C.) ; *ICr* I, V, 40 (épithaphe de Cléon d'Arcadès ; II^e siècle av. J.-C.) ; *ICr* I, VIII, 34 (épithaphe de Mopseios de Cnossos ; II^e-I^{er} siècle av. J.-C.). En dehors de Crète : *IG IX* 1² 2, 253 (dédicace à Priape et Pan d'un Crétois ; Thyrrhéon, 300-250 av. J.-C.) et Bernard 1969, p. 553-559, n^o 157 (dédicace de Pheidôn à Hermès *Euodios* ; époque hellénistique).

leur refus dans d'autres, lorsque les contraintes prosodiques ne peuvent pas être invoquées, toute hypothèse, même la plus prudente, peut glisser très rapidement vers la spéculation.

De manière générale, une caractéristique qui se répète dans plusieurs cas de l'époque hellénistique est le contraste entre une partie en prose qui préserve les spécificités dialectales de la région en face d'une épigramme (votive ou funéraire) écrite dans une langue poétique standard.

Dans le sanctuaire de Lisos, l'épigramme gravée sur la statue d'Asclépios consacrée par Tharsytas, dont le père Thymilos avait établi le culte de cette divinité (fig. 9)¹⁸¹, présente les formes ioniennes Ἀσκληπιόν et πρῶτος (v.1), au lieu de Ἀσκληπιόν et πρῶτος, et à côté de Θαρσύτας (v.2) et de l'aoriste dorien εἴσατο (v.1)¹⁸². Or l'épigramme est suivie d'une brève loi sacrée (θύνην τὸν βωλόμενον. | κρεῶν οὐκ ἀποφορά. | τὸ δέσμα τῶι θεῶι « Que celui qui le veut fasse un sacrifice. Que l'on ne tire pas de revenus de viandes. Que la peau revienne au dieu »)¹⁸³, qui présente des traits dialectaux spécifiques, comme les voyelles longues ouvertes /ε:/ et /ω:/ dans l'infinitif θύην et dans le participe βωλόμενον¹⁸⁴. À mes yeux, κρεῶν et θεῶν, et non κριῶν et θιῶν comme dans le dialecte de Gortyne, sont également des formes dialectales, car dans le crétois occidental /e/ devant voyelle n'a pas subi la synizèse.

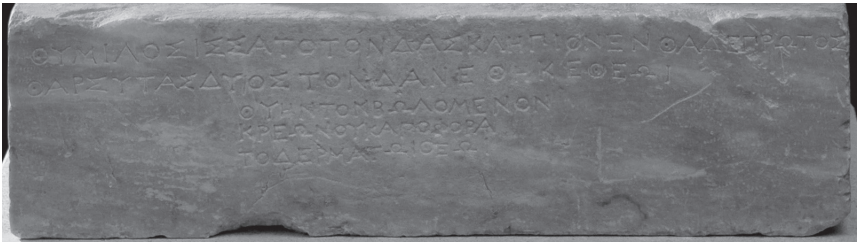


Fig. 9 : Dédicace à Asclépios. Lisos. Musée Archéologique de Chania (E 72) – © Ministère grec de la Culture et du Sport / Éphorie des Antiquités de Chania

De la même manière, une petite stèle trouvée à Itanos contient une dédicace en deux distiques à Leukothea, faite par une association de femmes

181. CEG 847 (ca 300 av. J.-C.).

182. En ionien et en dorien la forme εἴσατο (εἶσασθαι), innovation à partir de l'aoriste thématique hérité ἐζόμην, aurait été utilisée dans les mêmes contextes, et il se peut que la forme εἴσατο apparaisse aussi à Calaurie.

183. Traduction de Bile 1988, p. 56, n° 56.

184. D'après Bile 1988, p. 240, n. 334 (suivie par Martínez Fernández 2006, p. 194), θύην est une erreur pour θύεν (= θύειν). À mon avis, on pourrait supposer soit une forme hyperdialectale, soit une influence analogique des *verba vocalia* en -έω, où les terminaisons -έν et -ήν alternaient.

appelées Ὀβριμάδες (cf. Perséphonè Ὀβριμῶ). Encore inédite¹⁸⁵, cette épigramme est rédigée dans une langue purement conventionnelle, où les formes en dorien poétique, p. ex. στάσαντο (.1), ἴλαος (.3), se mêlent à des formes purement épiques, p. ex. σκηπτοῦχε (.3), et même attiques (φαίνου .4)¹⁸⁶. Or dans la liste qui suit immédiatement la dédicace et qui contient les noms des 13 femmes membres de l'association (dont une prêtresse et deux assistantes), les patronymes portent les terminaisons dialectales -ω et -α (au lieu de -ου). De même, la phrase inscrite après la liste et qui prescrit l'ordre des femmes dans la πομπή est rédigée en dorien (πομπευσόντι δὲ καθῶς ἀναγεγραμμέναι ἐντί)¹⁸⁷.

Ce contraste apparaît également dans plusieurs épigrammes funéraires, comme le montre la liste suivante¹⁸⁸ :

	<i>Intitulé en prose</i>	<i>Épigramme</i>
Théagénidas (Polyrrhénia) ¹⁸⁹	Πασινόω (A), Πίθω (B)	Πασινόου (C.6)
Pasimnasta (Lisos < Pergamos) ¹⁹⁰		Σωσάρχου
Thrasymachos (Cnossos) ¹⁹¹	Λεοντίω (.1)	Λεοντίου (.8)
Damatría (Arcadès) ¹⁹²	Κοῖνω	ἐμαυτοῦ
Klétōnymos (Lato), fig. 10 ¹⁹³	Μναστοκλειῶς (.2)	Μναστ[ο]λέους (.9)
Hiarōn (Lato) ¹⁹⁴	[Αριζάλ]ω (.1)	Αριζάλου (.2)

185. Voir AA. VV. 1951, p. 194-195 et Greco *et al.* 1999, p. 525.

186. On pourrait imaginer que φαίνου reflète la prononciation de la diphtongue -ευ issu de l'impératif φαίνεο. Mais le développement -ευ- > -ου- n'est pas attesté jusqu'ici à Itanos (voir *supra* p. 158-159).

187. Voir Viviers 2010, p. 167-168.

188. Cette différence s'efface à l'époque impériale, cf. l'épithaphe de Kratinos d'Olonte (*ICr* I, xxii, 58 ; II^e-III^e siècle apr. J.-C.), qui présente le patronyme Ζωπύρου avec la désinence de koinè dans l'intitulé (.1) et dans l'épigramme (.2).

189. *ICr* II, xxiii, 22 (I^{er} siècle av. J.-C.)

190. Martínez Fernández 2006b, n° 32, p. 186-192, avec l'attribution correcte à Lisos.

191. *ICr* I, viii, 33 (II^e siècle av. J.-C.). D'après Kotsonas 2018, 8, l'épigramme aurait été commandée par Léontios, père de Thrasymachos, au grammairien Dioskouridès de Tarse ou à son disciple, le poète Myrinos d'Asimos. En effet, vers la fin du II^e av. J.-C., Dioskouridès avait écrit un éloge du peuple cnoisien et son disciple, Myrinos, avait été envoyé par son maître le délivrer devant les magistrats et l'assemblée de la cité crétoise. Pour remercier Dioskouridès, les Cnoisiens lui avaient octroyé des honneurs, et avaient aussi décidé de faire graver le décret à Délos (*ICr* I viii, 12). Un des Cnoisiens chargés de cette mission a été Léontios, fils de Klyménidas, qui serait, selon Kotsonas, le père de Thrasymachos.

192. *ICr* I, v, 41 (I^{er} siècle av. J.-C.).

193. Martínez Fernández 2006b, n° 17, p. 123-131 (fin du II^e siècle av. J.-C.).

194. Martínez Fernández 2006b, n° 19, A, p. 137-139 (fin du III^e siècle av. J.-C.).

Aichmaios (Lato) ¹⁹⁵	[Κλητ]ω[νύ]μω	
Boula (Lato), fig. 11 ¹⁹⁶	Ἴσιδώρω	
Hippiadas et Phila (Lato) ¹⁹⁷	[Ἴππιάδ]ας (.1),	Ἴππιάδου (.2)
	[Μνα]στοκλέος (.3)	
Thiodotos, Biannō et Aristonos (Lato) ¹⁹⁸	Θιοδότω, Εὐαγόρω (.1)	βίτου (.5)

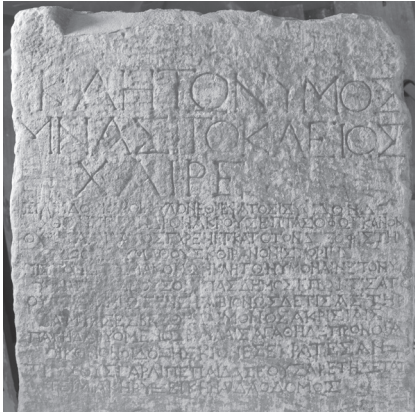


Fig. 10 : Épitaphe de Klétōnymos. Lato (Λατὼ πρὸς Καμάρα). Musée Archéologique d'Agios Nikolaos (αρχ. ευρ. 12278, E 159) – © Ministère grec de la Culture et du Sport / Éphorie d'Antiquités de Lassithi. Cliché auteur



Fig. 11 : Épitaphe de Boula. Lato (Λατὼ πρὸς Καμάρα). Musée Archéologique d'Héraklion (E 198) – © Ministère grec de la Culture et du Sport / Service TAP. Cliché auteur

À cette liste, il faut ajouter très probablement une des épigrammes votives de Pyroos¹⁹⁹, où [Πύροος Καλλι]δάμω (.15), qui semble une signature ou un intitulé, contrasterait avec [ἀκρ]οτάτου (.16)²⁰⁰. Ce n'est pourtant pas une règle sans exceptions, comme le montrent plusieurs cas : l'épigramme funéraire

195. Martínez Fernández 2006b, n° 15, p. 112-118 (fin du II^e siècle av. J.-C.).

196. *ICr* I, xvi, 50 (I^{er} siècle av. J.-C.).

197. Martínez Fernández 2006b, n° 14, p. 109-111 (II^e-I^{er} siècle av. J.-C.).

198. Martínez Fernández 2006b, n° 18, p. 132-135 (ca 100 av. J.-C.).

199. *ICr* IV 244 (Gortyne, ca 150 av. J.-C.).

200. Pour la restitution [Πύροος Καλλι]δάμω ou [Πυρόω Καλλι]δάμω, voir *infra* n. 236. Pace A. Chaniotis (*apud SEG* 49, 1226), les lettres de la ligne 15 étant plus grandes que le reste, elles ne peuvent pas appartenir à un vers. Par ailleurs, faute de considérer une syllabe brève à la place d'une longue, le patronyme ne rentrerait pas dans le rythme dactylique de la composition.

de Tyrô de Polyrrhénia²⁰¹, avec Σωσαμενῶ, Θοίνω (.1, intitulé en prose) et Σωσαμενῶ κλεινοτάτω dans la partie en vers (.4) ; l'épithaphe en vers fragmentaire de Polyrrhénia avec le possible patronyme Μυρταγέτω²⁰² ; l'épigramme du territoire de Hiérapytna, qui présente un génitif en -ω (Ονασάνδρω .18), comme les patronymes de la liste d'hommes qui la précède (Λεύκω .3, Εὐθυτίμω .4, etc.)²⁰³ ; l'épigramme votive de Soarchos dans le sanctuaire d'Asclépios à Lébéna, qui montre le patronyme Ἀριστωνύμω{ι} (.5)²⁰⁴. La tradition manuscrite et celle des papyrus des poètes hellénistiques travaillant en Égypte et ailleurs montrent que le vocalisme *severior* du génitif était un trait accepté dans certaines compositions. En effet, dans l'épithaphe de Posidippe pour le Crétois Ménoitos, le patronyme du défunt apparaît sous la forme Φιλάρχω²⁰⁵ ; dans celle du Crétois Pratalidas, attribuée à Léonidas de Tarente, nous trouvons Λυκάστιω²⁰⁶. En revanche, dans l'épithaphe des Crétois Démétrios et Artémôn, dont la provenance est indéterminée²⁰⁷, les formes en koinè apparaissent tant dans la partie en prose (Δημήτριος et Ἀθηναίου) que dans l'épigramme (Ἀθηναίου .5).

Les épigrammes (funéraires ou votives) écrites entièrement dans le dialecte local sont très rares à cette époque. Dans l'épithaphe du joueur d'aulos Hyperphanès de Rhaukos²⁰⁸, datée du III^e-II^e siècle av. J.-C., la langue utilisée semble très proche du crétois central : μνᾶμα (.1), φ[α]νᾶς (.2)²⁰⁹, génitif singulier Ὑπερφ[α]νίος (.1) et ἀλλήσιος (.2), ψιμένω = φθιμένω (.1)²¹⁰ et l'adverbe τεῖδε (.2). Dans δείκνυθ' [ὄ]τι on n'a pas la 3^e sg. δείκνῦται²¹¹, mais sans doute la 3^e sg. δείκνυτι²¹², comme le montre la scansion avec -υ- long (pour une forme plus archaïque de ce verbe à Phaistos, voir *supra* p. 163). Quant à l'aspiration initiale dans la conjonction [ὄ]τι, confirmée par le passage -τ- > -θ-, elle semble être aussi un trait du dialecte de la Crète centrale²¹³, ou

De manière significative, le patronyme du dédicant ne figure pas non plus sur l'autre épigramme votive de Pyroos aux dieux égyptiens (*ICr* IV, 243 ; voir *infra* p. 174-175).

201. Martínez Fernández 2006b, n° 38, p. 211-218 (ca 150-100 av. J.-C.).

202. Martínez Fernández 2006b, n° 39, p. 218-221 (II^e siècle av. J.-C.).

203. Martínez Fernández 2006b, n° 41, p. 224-231 (ca 100 av. J.-C.).

204. *ICr* I, XVII, 21 (Lébéna, I^{er} siècle av. J.-C.).

205. Posidipp. 102, 4 Austin et Bastianini.

206. *AP* 7, 448, 1 (ms. Λυκάστιω) ; cf. l'adjectif patronymique Λυκάστιος dans *AP* 7, 449, 3.

207. Martínez Fernández 2006b, n° 52, p. 272-275 (ca 100 av. J.-C.).

208. Martínez Fernández 2006b, n° 24, p. 165-167.

209. C'est la lecture de Petrou-Mesogitis 1938, p. 21-22, au lieu de [τερ]πνᾶς des éditeurs précédents.

210. Pour l'orthographe <Ψ> au lieu de <ΦΘ>, qui semble indiquer le développement /t^h/ > /t^h/ > /s/, voir Bile 1988, p. 145.

211. C'est l'interprétation de Peek 1973-1974, p. 515, qui accepte une scansion anormale δείκνῦται.

212. Voir déjà Petrou-Mesogitis 1938, p. 20-21.

213. Pour la possible conservation de l'aspiration initiale en crétois central, voir Hajnal 1987, p. 72-73.

au moins de cette localité, comme le montre la graphie $\pi\theta\theta' \acute{\alpha}\upsilon\tau\omicron\nu\varsigma$ (= $\pi\rho\acute{\omicron}\varsigma \acute{\epsilon}\alpha\nu\tau\omicron\upsilon\varsigma$) dans la copie d'un décret de Rhaukos de la fin du III^e siècle av. J.-C. trouvé à Téos²¹⁴. Comme aucune autre épigramme de la même cité n'a été trouvée jusqu'ici, on ne saurait déterminer si l'épithaphe d'Hyperphanès est une composition caractéristique de cette cité vis-à-vis d'autres localités de l'île²¹⁵.

Dans le graffiti gravé par Pasithémis d'Aptéra dans le sanctuaire de Pan de El-Kanaïs dans le désert oriental d'Égypte ($\Pi\alpha\sigma\acute{\iota}\theta\epsilon\mu\iota\varsigma \mu' \acute{\alpha}\nu\acute{\epsilon}\gamma\rho\alpha\psi\epsilon\nu \acute{\omicron} \text{Μαλτάδα Απταραϊός Κοής}$)²¹⁶, l'hexamètre montre la forme dorienne du patronyme (avec *correptio epica*) et la variante locale de l'ethnique (au lieu de Απτεραϊός). L'aoriste $\acute{\alpha}\nu\acute{\epsilon}\gamma\rho\alpha\psi\epsilon\nu$ présente le -ν qui évite l'hiatus, et la prononciation tautosyllabique de -γρ-, alors que dans Απταραϊός la scansion fait supposer une semi-consonantisation de la deuxième partie de la diphtongue, phénomène attesté ailleurs²¹⁷. D'un point de vue phonétique, l'anthroponyme Πασίθεμις est régulier à Aptéra, où le groupe -νσ- n'est pas conservé (voir *supra* p. 147)²¹⁸. Malheureusement, Aptéra ne nous a pas livré d'autres épigrammes.

Quelques épigrammes très brèves, composées en dorien, ne comportent cependant aucun trait spécifiquement crétois. Ainsi, à Tylisos, la stèle funéraire dressée par Philogénès pour Aristô²¹⁹ présente l'hexamètre $\text{Φιλογέν|ης ἀρετᾶς | μνᾶμ' ἀνέθ|ηκε τόδε}$, où l'influence poétique apparaît dans la scansion de la première syllabe de Φιλο° avec un allongement métrique, phénomène bien attesté dans l'épopée pour ce radical.

Quant aux possibles divergences des poètes locaux, l'étude des micro-corpus des cités ne révèle pas non plus de particularités trop marquantes. Cette analyse n'est possible que dans les cas comme Lato et Itanos, cités qui présentent toutes deux un nombre considérable de documents pour la période étudiée ici. Pour Lato, nous possédons 11 épigrammes funéraires provenant des nécropoles de la partie côtière de la cité (Λατῶ πρὸς Καμάραι), dont 9 sont datées entre le III^e et la fin du I^{er} siècle av. J.-C.

214. *ICr I*, xxvii, 1, 6. D'après Bile 1988, p. 101-102, toutes les occurrences d'époque hellénistique avec passage de l'occlusive sourde à l'aspirée après élision montrent une influence de la koinè.

215. L'épithaphe de Palygos de Rhaukos, mort à Kibyra (*I.Kibyra* 104 ; II^e siècle av. J.-C. ; cf. *SGO* 4, p. 10, n° 17/01/07) est rédigée en dialecte épique.

216. Bernand 1972, p. 37-38, n° 5.

217. Voir West 1982, p. 11-12.

218. Il faut pourtant remarquer que des noms en Πασι° apparaissent dans des régions crétoises où l'on s'attendrait à Πανσι° .

219. *CEG* 678 (début du III^e av. J.-C.).

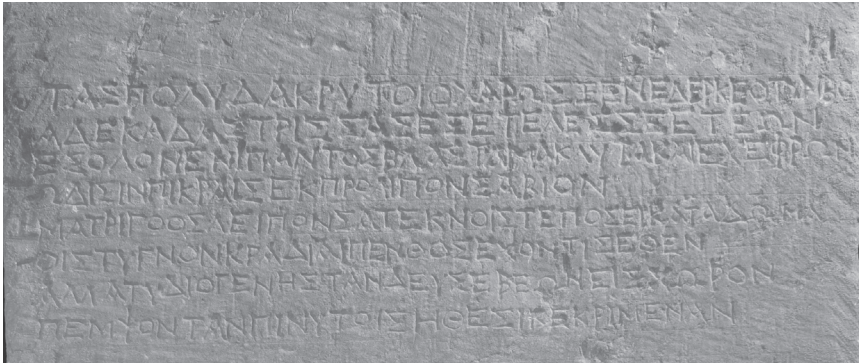


Fig. 12 : Épitaphe de Charô (détail). Lato (Λατώ προς Καμάρα). Musée Archéologique d'Agios Nikolaos (αφ. ευφ. 15097 [avant 14411]) – © Ministère grec de la Culture et du Sport / Éphorie d'Antiquités de Lassithi. Cliché auteur

L'épigramme funéraire pour Charô, morte en couches probablement au III^e siècle av. J.-C. (fig. 12)²²⁰, décrit de manière conventionnelle le chagrin de son mari et de ses parents. Écrivant dans un dorien plutôt standard (cf. p. ex. ἔχοντι .6 = ἔχουσι) avec des épécismes (πολυδακρύτοιο .1, σέθεν .6), le poète introduit deux caractéristiques linguistiques de la région : ὠδισιν πικραῖς ἐκπρολιπόνσα βίον / ματρὶ γόος λείπονσα (.4-5), avec -νσ- dans les participes, et l'accusatif pluriel bref en -ος (.5)²²¹. Ce type d'accusatif est attesté dans une épigramme votive de Lato (voir *infra* p. 172), mais des formes en -νσ- n'apparaissent qu'à Phaistos (voir *supra* p. 162-163). Or dans d'autres épitaphes contemporaines pour des femmes avec des motifs et un vocabulaire très proches de celle de Charô, trouvées aussi à Lato, les formes dialectales locales n'apparaissent pas. Ainsi, dans l'épitaphe de Timônis²²², nous trouvons δ<ι>σσοὺς παῖδας ἐν ὄρφανίαι λείπουσαν (.4-5), et dans celle d'Amphía²²³, ματρὶ λιποῦσα γόους (.5), avec les participes à allongement compensatoire (-ουσα) au lieu de -ονσα, et l'accusatif pluriel en -ους. Par ailleurs, dans ἐκπρολιπόνσα de l'épitaphe de Charô, -νσ- se combine avec ἐκ, au lieu de ἐς²²⁴. L'auteur de l'épigramme de Charô, en préférant

220. Apostolakou 2009, p. 459.

221. S. Minon, *Bull.Ép.* 2011, n° 485, considère à tort que γόος serait une erreur pour γόως.

222. Martínez Fernández 2006b, n° 16, p. 119-122 (II^e-I^{er} siècle av. J.-C.).

223. Martínez Fernández et Apostolakou 2004, p. 45-47, n° 2 (début du II^e siècle av. J.-C. ; cf. Martínez Fernández 2006b, n° 19, B, p. 139-141). Dans l'épitaphe de Tyrô de Polyrrhénia (Martínez Fernández 2006b, n° 38, p. 211-218, ca 150-100 av. J.-C.) apparaît le participe κωκούσα (B.5), avec la terminaison « éolienne » du participe.

224. Les inscriptions de Lato témoignent de cette variante, cf. p. ex. οἱ ἐς Μιλήτ<ω> ὄροθέτα[ι] (van Effenterre et Bougrat 1969, p. 28-32, ligne 5, ca 110 av. J.-C.). Pourtant, cette cité n'offre jusqu'ici aucun exemple de ἐς = ἐκ en composition.

λειπόνσα et ἐκπρολιπόνσα, aurait-il choisi délibérément d'adapter un motif du genre épigrammatique funéraire à la langue de la région ? Ou bien a-t-il commis un lapsus en introduisant par inadvertance un trait linguistique non spécifiquement épigrammatique ? Ces questions, me semble-t-il, ne trouvent pas de réponse satisfaisante dans l'état actuel de la documentation.

Quant aux deux épigrammes votives de la même période issues du territoire de Lato, celle de Timôn, inscrite sur une pierre qui avait été dressée très probablement dans un sanctuaire rural consacré à Hermès (ou Pan) *Kypharissitas*²²⁵, est composée dans un dorien standard, avec des formes hybrides comme φημοσύναν (.7-8) et des épicismes comme εἶ κεν (.9). L'épigramme qu'Autiôn et ses collègues ont fait graver à l'occasion de la consécration d'un temple pour Aphrodite (fig. 13)²²⁶ contient des formes doriennes (ναόν .4 ; pour la voyelle /a/ au lieu de /a:/, voir *supra* p. 151 et 162) et des formes épiques (Διὸς ὑψίστοιο καὶ εὐπλοκάμοιο Διώνα[ς] .1, δίδου .4, βίου .5). Composé en trois distiques, le poème se termine par une prière (.4-7) :

πότνια, τοῖς σὺ δίδου πανδάματορ χάριτας,
καὶ λιπαρὸν πρὸς τέρμα βίου γηραιὸς ἰκέσθαι
πάντας ἀπημάντους, Κυπρογένεια θεά.

Souveraine, toi qui domptes tout, accorde-leur tes faveurs, et d'arriver tous, sains et saufs, lorsqu'ils seront vieux, à un splendide terme de leur vie, ô déesse née à Chypre.

Il est remarquable que, dans le même syntagme, l'accusatif pluriel bref γηραιὸς contraste avec la forme ionienne-attique ἀπημάντους. Contrairement aux autres exemples d'accusatif pluriel bref déjà mentionnés – cf. *supra* p. 150, 157 et 171 – la voyelle brève de -ος est ici métriquement indispensable.

225. *ICr* I, xvi, 7 (II^e-I^{er} siècle av. J.-C.). Voir Voutiras 1984.

226. *ICr* I, xvi, 24 (ca 120-121 av. J.-C.). Pour la chronologie, voir Baldwin Bowsky 1989, p. 338.

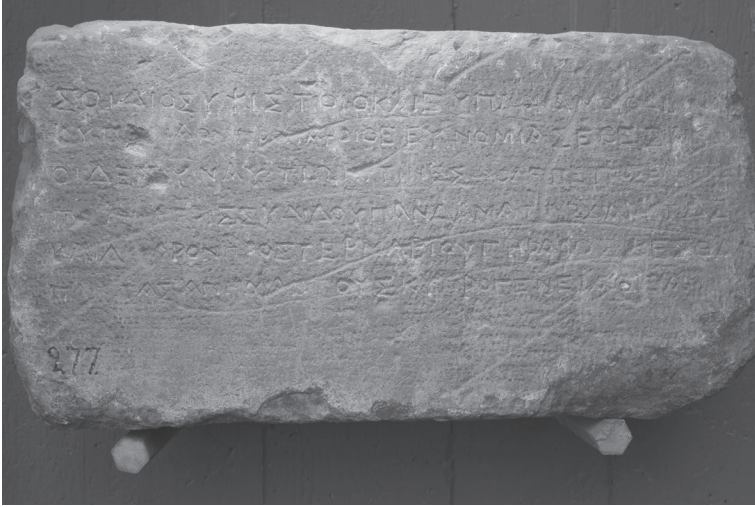


Fig. 13 : Dédicace à Aphrodite d’Aution et ses collègues. Lato (Λατώ προς Καμάρα). Musée Archéologique d’Héraklion (E 277) – © Ministère Grec de la Culture et du Sport / Service TAP. Cliché auteur

La situation est différente dans les inscriptions en vers d’Itanos. Les 10 épigrammes funéraires conservées sont rédigées dans une langue dorienne conventionnelle, et les traits dialectaux de la région n’apparaissent jamais (p. ex., gen. sg. -ω)²²⁷. J’ai déjà signalé la différence entre la liste des Ὀβριμάδες de Leukothéa, avec des traits dialectaux, et l’épigramme votive associée (voir *supra* p. 166-167).

Comme à Lato, le degré de pénétration de traits locaux dans la poésie épigrammatique semble en général tout aussi capricieux dans d’autres localités. Dans le distique qui accompagnait la statue consacrée par Néoklès comme ex-voto dans le sanctuaire d’Apollon à Malla, nous trouvons un texte rédigé en dialecte ionien :

Πυτίαι Απόλ(λ)ωνι Νεοκλής εἰκόνα τήνδε
σωθεὶς Εἰς Λιβύης ἤδρασεν εὐξάμενος²²⁸.

À Apollon Pytios cette statue que voici Néoclès l’a dressée comme ex-voto, lui qui a été sauvé de la Libye.

La séquence Εἰς Λιβύης étant de toute évidence une erreur entraînée par la finale de σωθεὶς, certains savants interprètent ἐ{ι}ς Λιβύης, avec la variante

227. Voir Martínez Fernández 2006b, p. 231-271, n^{os} 42-51.

228. *ICr* I, XIX, 5 (II^e siècle av. J.-C.).

locale de la préposition ἐκ/ἐξ²²⁹. Or étant donné que le texte ne présente pas d'autres dialectalismes (cf. Ἀπόλ(λ)ωνι au lieu d'Ἀπέλλωνι, voir *supra* p. 147)²³⁰, on ne saurait exclure que ΕΙΣ ait été gravé au lieu de ἐκ ou ἐγ de la langue commune²³¹.

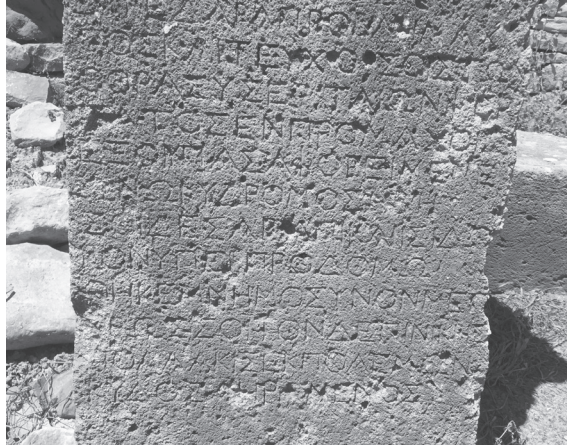


Fig. 14 : Dédicace à Isis et Sérapis de Pyroos (détail ; lignes 5-15). Sanctuaire d'Isis et Sérapis, Gortyne. Cliché auteur

L'épigramme inscrite sur une base dans le vestibule du sanctuaire d'Isis et Sarapis à Gortyne, dans lequel Pyroos – qui serait lui-même l'introducteur du culte égyptien dans sa cité – consigne la consécration de ses armes, est rédigée dans une langue épique standard²³². Or dans les trois vers finaux, où apparaît la formule dédicatoire (lignes 13-15 ; voir fig. 14) et le motif du renom acquis à la guerre, le texte présente exceptionnellement un dialectalisme :

σοὶ δὲ Σάραπι καὶ Ἴσι δῶ|ρον ὑπὸ προδόμῳ |
 ἤ|ηκε μνημόσυνόν με Π|ύρωσ σοὶ τόνδ' ἐπὶ νίκης |
 πο|λλάκις ἐκ πολέμων | κῦδος ἀηράμενος

229. Voir Martínez Fernández 2006b, p. 152, qui suit l'interprétation de Guarducci *ad ICr* I, XIX, 5.

230. Le -ῦ- de Πῦτιος montre que quelle que soit son origine, cette épiclese, habituelle dans plusieurs cités de Crète et que l'on trouve aussi en Arcadie et Pamphylie, a été assimilée à Πύθιος.

231. Voir Peek 1973-1974, p. 512. Il faut également signaler d'autres conventions métriques, comme l'allongement métrique de la première voyelle de Ἀπόλ(λ)ωνι et la *correptio epica* de la diphtongue de Πυτίωι.

232. *ICr* IV, 243 (ca 150 av. J.-C.). Sur Pyroos, voir Magnelli 1993-1994, p. 46-47 et Chaniotis 2005, p. 152. J'aborderai ailleurs l'origine du nom du dédicant Πύρωος (.5 ; dissyllabe) vis-à-vis de la variante Πύρωος (.7).

À toi, Sarapis, et à Isis, au pied du vestibule Pyrôs me disposa comme présent pour toi, à l'occasion d'une victoire, cet objet de souvenir, lui qui souvent des batailles remporta la gloire.

Le participe ἀηράμενος est l'équivalent de la forme épique ἀειράμενος, avec un vocalisme *severior* normal en Crète centrale²³³. En réalité, la forme contracte ἤραντας = att. ἄραντας se trouve dans un document gortynien en prose de la même époque (première moitié du II^e siècle av. J.-C.)²³⁴. En principe, ἀηράμενος pourrait être soit un archaïsme du dialecte de Gortyne, soit une adaptation de hom. ἀειράμενος, avec un vocalisme plus proche de celui du patois parlé par le poète²³⁵. En tout cas, les motivations du choix m'échappent, car ἀηράμενος contraste fortement avec la langue du reste du poème, où abondent les formes spécifiquement gortyniennes ne sont pas utilisées (πᾶσα .5 pour πάνσα). Il faut souligner, pourtant, que le participe, également avec le vocalisme dialectal, apparaît dans une deuxième épigramme inscrite sur l'autre base où se dressait la statue d'Isis consacrée par Pyroos dans le même sanctuaire : [νεῖκ]ος ἀηράμενοι²³⁶. Dans cette épigramme, qui présente quelques formes doriennes standard (νᾶσ[ον] .9, στυγεράν .23), ἀηράμενοι contraste avec le vocalisme /e:/ non dialectal de ἀγειράμενο[ς] (.21), ainsi qu'avec d'autres formes non doriennes (κορυφήνι .4, τότ', ἤλυθεν .5, θηξαμένων .12). Il semblerait donc que le choix de /ε:/ au lieu de /e:/ dans le radical de ἀείρω devrait être associé aux préférences linguistiques de Pyroos et à son activité poétique.

Dans la dédicace de Soarchos²³⁷, que j'ai déjà mentionnée (p. 169), un dorien poétique se mêle à quelques traits qui peuvent être attribués au dialecte de Gortyne. Ainsi, dans les vers νῦν δὲ Σοάρχωι αὐθι φανείς κατὰ πᾶν κλυτῶι υἱῶι / ὡσαύτως ὄσιον νακόρον ἀγάγαι « Maintenant, après t'être présenté à Soarchos, son fils honorable en tout, tu as conduit également le *nakoros* pieux » (.7-8), l'aoriste thématique ἀγαγόμαν (= att. ἠγαγόμην) présente une forme asigmatique en -α- attestée dans d'autres documents de Gortyne

233. Cf. ἠράμεθα μέγα κῦδος (*Il.* 22, 393). Le motif est fréquent : πολεμίζων ἄρῃται κῦδος ἀβρόν (*Pi.*, I, 1, 50), κῦδος ἐνὶ πτολέμοισιν ἀείρωμαι (*Apoll.* 1, 467).

234. *ICr* IV, 181, 8.

235. L'expression πρόβλημα χροός « protection de sa peau » (v. 3) fait référence au bouclier et apparaît également deux fois chez le poète crétois Hybrias (πρόβλημα χρωτός *PMG* 909, v. 2 et 7).

236. *ICr* IV, 244, 19. Il faudrait peut-être renoncer à l'hypothèse de M. Guarducci, qui considérerait que sur la stèle avait été gravée l'épigramme de Pyroos (lequel est mentionné de manière explicite sur la ligne 2) suivie d'une autre écrite par un autre personnage, dont le nom se trouverait dans la lacune de la ligne 15 (voir *ad ICr* IV, 244, p. 304 et Magnelli 1993-1994, p. 40). Or à la ligne 15 (une signature ou un intitulé, voir *supra* n. 200), A. Chaniotis (*apud SEG* 49, 1226) propose de restituer [Καλλι]δάμω, en rapprochant l'auteur des épigrammes dans *ICr* IV, 243 et 244 d'un Πύρωος Καλλιδαμω, un des *kosmoi* mentionnés dans un décret gortynien octroyant des honneurs à des Égyptiens (*ICr* IV, 195b.3).

237. *ICr* I, xvii, 21 (Lébéna, I^{er} siècle av. J.-C.).

d'époque hellénistique²³⁸. Par ailleurs, le poète a utilisé la variante de *ναός* avec voyelle longue (.6), qui est la forme habituelle en poésie dans l'ensemble du monde hellénique, et celle avec voyelle brève (.2), qui n'apparaît qu'en Crète. La fin de l'épigramme, avec l'invocation au dieu, offre aussi un trait qui pourrait être considéré comme dialectal :

Παιάν, σοὶ δ' εἶη κεχαρισμένα, καὶ δόμον αὔξοις
τοῦδε καὶ ὑψίσταν πατρίδα Γόρτυν' αἰεί.

Péan, puissent ces choses être chères à toi, et puisses-tu faire grandir toujours la maison de celui-ci et sa patrie, la très élevée Gortyne.

D'après certains auteurs²³⁹, à la fin du dernier pentamètre, la séquence ΓΟΡΤΥΝΑΕΙ doit se comprendre comme αἰεί précédé de l'acc. Γόρτυν avec voyelle brève, relevant d'une flexion en -υ-, qui serait un trait caractéristique du dialecte, au lieu de la flexion en nasale²⁴⁰. Or, mentionné exclusivement par Étienne de Byzance²⁴¹, l'acc. Γόρτυν n'apparaît dans les documents épigraphiques de Gortyne que dans le nom du héros Γόρτυς²⁴², alors que la flexion ancienne et dialectale du toponyme est un thème en nasale, bien attesté dans les inscriptions depuis l'époque archaïque²⁴³ et chez Homère. Quoique le nominatif Γόρτυς ne soit attesté jusqu'ici que chez les lexicographes tardifs, c'est la forme attendue après chute de -ν- sans allongement compensatoire dans le dialecte de Gortyne, comme le prouve le nominatif Γόρτυς de la cité arcadienne homonyme²⁴⁴. En revanche, le nominatif Γόρτυν, également avec voyelle brève, qui est mentionné chez les lexicographes, apparaît dans le dernier pentamètre de l'épigramme qui accompagnait la statue en l'honneur du *stratégos* Télémnastos de Gortyne²⁴⁵ :

238. Cf. 3^e sg. opt. συναγάγαι et 3^e pl. συναγάγαιεν (*ICr* IV, 175, 1 et 2, ca 220-189 av. J.-C.). Ces formes ne sont pas mentionnées par Martínez Fernández 2006b, p. 145-146. Pour le phénomène morphologique, voir Bile 1988, p. 221.

239. Voir F. Blass *ad SGDI* 3.2, 5088 et p. 246-247, Levi 1922, p. 368, M. Guarducci *ad ICr* I, xvii, 21.

240. Voir Martínez Fernández 2006b, p. 146.

241. Voir St. Byz., γ 103 Billerbeck. Une partie des manuscrits transmet aussi cet accusatif dans un autre passage : Βήνη, πόλις Κρήτης ὑπὸ Γόρτυν τεταγμένη « *Bénè*, cité de Crète située au-dessous de Gortyne » (β 86 Billerbeck).

242. Cf. Γόρτυν ἀρχαγέταν dans *ICr* IV, 252, 3 (100-50 av. J.-C.) ; voir Martínez Fernández 2006a, p. 597-598. Bile 1988, p. 202 considère à tort ce texte comme une épigramme. Le nominatif est Γόρτυς, comme le montre un graffito de Phaistos du VI^e siècle av. J.-C., voir Guarducci 1952-1954, p. 172-173.

243. Cf. nom. sg. Γόρτυς (*ICr* IV, 64.2 ; début du V^e siècle av. J.-C.). Γόρτυνος Jeffery 1990, p. 315, n° 6 (monnaie, ca 450-425 av. J.-C.).

244. Paus. 8, 27, 4 et 28, 1.

245. *IG* IV² 1, 244 (ca 192 av. J.-C.). Rédigée dans une langue dorienne standard, cette épigramme contient des caractéristiques dialectales non crétoises, comme τιμᾶν τοὺς ἀγαθοὺς (.6).

Γόρτυν ἐφ' οἷς ἀρχεῖ, τοῦδε γεγῶσα πάτρα

Pour cette raison se vante Gortyne, la gémissante patrie de celui-ci²⁴⁶.

À mon avis, la création d'un acc. sg. Γόρτυν ne se justifierait pas dans un thème en nasale, et on ne saurait invoquer la flexion du héraonyme Γόρτυς²⁴⁷. En fait, le supposé acc. sg. Γόρτυν du toponyme chez Étienne pourrait être une interprétation des grammairiens tardifs, à partir des séquences où la voyelle finale de Γόρτυνα est élidée devant voyelle. Cette élision doit se reconstruire très vraisemblablement pour le nom de la cité arcadienne au début d'un hexamètre du poète crétois Rhianos : acc. sg. Γόρτυν' Ἡραϊαν²⁴⁸. De la même manière, ΓΟΡΤΥΝΑΕΙ dans la dédicace de Soarchos peut s'interpréter, non comme Γόρτυν ἀεῖ, mais plutôt comme Γόρτυν' ἀεῖ²⁴⁹.

Quant à la quantité de -υ-, la vulgate homérique et les poètes postérieurs confirment une voyelle longue dans la flexion²⁵⁰. En revanche, au nominatif Γόρτυς serait passé d'abord à Γόρτυς (loi d'Osthoff), qui aurait évolué en ionien à Γόρτυς, mais en crétois à Γορτύς/Γόρτυς²⁵¹. Cette voyelle brève du nominatif se serait ensuite étendue aux cas obliques, ce qui explique vraisemblablement la scansion Γόρτυν' ἀεῖ dans l'épigramme de Soarchos. Dans le nom. Γόρτυν de l'épigramme pour Télémnastos, la nasale du reste de la flexion a remplacé -ς ou -νς²⁵², et la scansion montre que l'innovation est propre à un dialecte qui conservait Γόρτυς ou Γόρτυς au nominatif.

Dans l'épigramme pour Théodota de Cantanos²⁵³, rédigée dans une langue ionienne conventionnelle (ἐσόρα au lieu de ἐσόρη [.1], Μαστοκλέους au lieu de Μαστοκλέος [.2], ποθεινοτάτην [.3], εὐσεβίης [.5], mais Θεοδόταν [.1]), l'adjectif θουμαρῆ (.4) présente l'orthographe <OY> au lieu de <Y>, qui révèle de toute vraisemblance la prononciation vélaire de -υ- (c'est-à-dire

246. Je ne pense pas qu'il y ait ici un nominatif Γόρτυνα, mentionné par Étienne de Byzance, avec élision de la voyelle finale.

247. Pour la flexion des anthroponymes en -υς, voir Lhôte 2007. En réalité, la quantité de la voyelle du héraonyme n'est pas attestée, mais selon Hérodien (1, 527, 9) tous les mots paroxytons en -υς, -υος présentent -ῦ-.

248. Rhian. fr. 20 CA Powell (mss. Γόρτυνα Ἡραϊαν).

249. C'est l'avis de Halbherr 1888-1890, p. 734 ; Baunack 1890, p. 586 ; Baunack 1897, p. 167-168.

250. Cf. Γόρτυνα (Il. 2, 646), Γόρτυνος (Od. 3, 294), Γορτύνης (Arch., fr. 24, 2 West), Γορτύνιδα (Call., *H.Dian.* 189) et Γορτύνιος (AP 7, 254b et GVI 818, III^e siècle apr. J.-C.). La quantité dans Γόρτυνος δόμους (Lyc., *Alex.* 1214) est indéterminée. Chez Lycophron, Cortona semble être appelée Γορτύναια ou Γορτύναια (*Alex.* 805).

251. La quantité de -υ- au nominatif semble avoir été objet de discussion parmi les grammairiens tardifs, comme le montre un passage de Choeroboscos (*in Theod.*, p. 224, 15-23). Voir aussi, à propos de Φόρκυς, Haas 1977, p. 153-154.

252. Cf. dans les papyrus égyptiens les nominatifs des composés en ῥίς « nez », εὐθύρ(ρ)ιν, κατάρ(ρ)ιν, ὄξύρ(ρ)ιν et παχύρριν (voir Mayser 1938, p. 284).

253. *ICr* II, VI, 10 (II^e siècle av. J.-C.). Voir le commentaire détaillé de Bile 2000, p. 49-53.

/u:/, et non /y:/) dans la région. En effet, dans une épithaphe contemporaine en prose de la même cité²⁵⁴, le nom du défunt apparaît sous la forme Δαμοκούδης au lieu de Δαμοκούδης. Puisque dans l'épigramme de Théodota cette orthographe n'apparaît pas dans θυγάτρα (.2), dont la première voyelle est brève, il faut conclure que <OY> marquait /u:/ et que le digramme n'était apte qu'à la notation de /u:/²⁵⁵.

7. Conclusions

L'analyse de l'influence que les différentes variantes dialectales crétoises ont exercée sur la forme linguistique de la poésie épigraphique permet de tirer plusieurs conclusions. Tout d'abord, dans l'état actuel du corpus, il est impossible de déterminer si les poètes de certaines régions de l'île préféraient composer leurs épigrammes dans le dialecte local, alors que d'autres suivaient des modèles poétiques « internationaux » en s'écartant de la langue parlée. Ensuite, les lacunes de la documentation, qui n'offre qu'une seule épigramme antérieure à *ca* 400 av. J.-C. (la signature de Krésilas de Kydonia trouvée à Athènes, où le dialecte éginète de Kydonia contraste avec une influence de la poésie lyrique attique), écartent la possibilité d'établir deux périodes différenciées dans l'histoire du genre dans l'île, à la différence d'autres régions grecques. Par ailleurs, je considère que l'influence de la langue poétique dans les trois épigrammes datées du IV^e siècle est très faible, même s'il n'y a pas de traits dialectaux très marqués.

À l'époque hellénistique, la conservation des traits locaux est moins accusée dans le genre épigrammatique conventionnel, c'est-à-dire les épithaphes et les dédicaces versifiées. Dans ces deux types de composition, les modèles déjà consolidés, non seulement par la reproduction des motifs et des idées, mais aussi par l'utilisation d'une langue poétique standardisée, semblent avoir été préférés par les poètes crétois d'époque hellénistique, comme le montrent les documents où une partie en prose rédigée en dialecte contraste avec l'épigramme qui l'évite. Cette tendance se montre de façon générale dans toute l'île, alors que les caractéristiques linguistiques locales apparaissent à cette époque de manière ponctuelle et sporadique, la motivation du choix n'étant pas totalement évidente. Certes, certains traits linguistiques ont été utilisés comme variantes métriques qui facilitaient la composition du vers (p. ex., la flexion Γόρτυν/Γόρτυνος au lieu de la plus ancienne avec -ῦ-, peut-être la voyelle /a/ dans la flexion de ναός), mais d'autres apparaissent aussi dans des contextes où les contraintes métriques ne l'exigent pas (p. ex.,

254. *ICr* II, vi, 6.

255. *Pace* Masson et Davaras 1985, p. 396, Κλουμενίδας à Amnisos (port de Cnossos) ne représente sans doute pas <OY> pour <Y>, la première voyelle de Κλυμένης étant brève. En réalité, il s'agit d'une graphie de <OY> pour <EY> (cf. *supra* p. 158-159).

l'accusatif pluriel bref). Or, d'après plusieurs études récentes, les caractéristiques dialectales particulières des épigrammes transmises dans l'*Anthologie* ou dans les papyrus ont des motivations stylistiques, culturelles ou même politiques²⁵⁶. Dans le cas crétois, à moins de chercher à justifier individuellement chaque choix, dont les motivations ultimes relèveraient toujours du domaine de la spéculation, il faut se rendre à l'évidence : les dialectalismes particuliers de la région (p. ex., -υσ-, les génitifs dialectaux en -ω et -ιοσ des patronymes, -ου- pour la notation de /u:/ au lieu de -υ-, -η- au lieu de -ει- comme résultat de l'allongement compensatoire, peut-être ἐς au lieu de ἐκ devant voyelle) font leur apparition dans les épigrammes funéraires et votives de manière asystématique. D'une part, on ne peut exclure que le goût hellénistique pour la *variatio* soit la cause des choix linguistiques locaux opérés par certains poètes crétois, le genre admettant librement une certaine incohérence dialectale²⁵⁷. D'autre part, on a l'impression que les ἐπιγραμματοποιοί crétois de cette époque s'efforçaient, avec plus ou moins de succès, de se conformer aux caractéristiques et codes linguistiques d'un genre bien établi par les maîtres de différentes écoles épigrammatiques, car après tout, l'un des principes qui régissent le travail du poète hellénistique est la τέχνη, et son âme, comme écrit Posidippe, est formée dans les livres²⁵⁸. Pourtant, malgré cette discipline, le dialecte pouvait revenir à la surface de manière inconsciente, dans certaines formes très habituelles, selon la dextérité de chaque poète.

En revanche, les traits dialectaux ont été utilisés avec beaucoup plus de liberté dans des genres poétiques autres que l'épigramme, où la tradition et les goûts qui consacrent les normes et les conventions du style exerçaient une influence moins marquée. Ainsi, dans l'hymne du *Kouros Mégistos*, chanté de génération en génération dans le contexte d'un culte régional, les traits linguistiques de plusieurs traditions poétiques lyriques sont évidents, mais les traits locaux de la région (Hiérapytna, si mon hypothèse est correcte) sont utilisés de préférence lorsque le rythme le permet. De la même manière, la profusion de dialectalismes dans la pièce comportant des instructions versifiées pour les initiés de la Magna Mater à Phaistos s'expliquerait par l'absence de modèles poétiques concrets, qui laissait plus de liberté au poète local. Enfin, l'adaptation des instructions religieuses « orphiques » versifiées, dont l'archétype avait été composé en ionien, implique une longue tradition, peut-être orale, où les fidèles employaient de préférence le dialecte local dans la répétition rituelle de ces versets, qui concrétisaient de manière essentielle leurs croyances et leurs rites.

256. Voir, entre autres, Sens 2004, Gutzwiller 2014, p. 94-95, Coughlan 2016 et Clayman 2016.

257. Voir Magnelli 2007, p. 177-178.

258. ἡ δὲ πρὶν ἐν βύβλοις πεπονημένη [...] ψυχὴ (AP 12, 98, 3-4).

Ainsi, l'analyse linguistique du corpus d'inscriptions versifiées crétoises permet de contribuer à l'étude générale des interactions entre langue locale et traditions poétiques à l'époque hellénistique, en faisant ressortir la différence qui, par rapport au degré de pénétration des traits dialectaux associé aux genres poétiques, oppose de manière nette l'épigramme conventionnelle aux autres types de poésie.

Alcorac ALONSO DÉNIZ
CNRS/HiSoMA

Abréviations

- BNJ*² = Worthington I., *Brill's New Jacoby* (2^e éd.), publication en ligne, <https://referenceworks.brillonline.com/browse/brill-s-new-jacoby-2> (accès 27.04.2019).
- Bull.Ép.* = « Bulletin épigraphique ». Chronique bibliographique de la *Revue des Études Grecques*.
- CEG* = Hansen P. A., *Carmina epigraphica graeca. I: saeculorum VIII-V a. Chr. n. II: saeculi IV a. Chr. n.*, 1983-1989, Berlin – New York.
- EG* = Kaibel G., *Epigrammata Graeca ex lapidibus conlecta*, 1878, Berlin.
- EAGLL* = Giannakis G. K. et al., *Encyclopedia of Ancient Greek Language and Linguistics*, 2014, Leyde.
- FGE* = Page D. L., *Further Greek Epigrams*, 1981, Cambridge.
- GVCyr* = C. Dobias-Lalou, *Greek Verse Inscriptions of Cyrenaica*, en collaboration avec A. Bencivenni, avec l'aide de J. M. Reynolds et Ch. Roueché, disponible sur <https://igcyr.unibo.it/> (accès 27.04.2019).
- GVI* = Peek W., *Griechische Vers-Inschriften*, 1955, Berlin.
- LAC* = Gagarin M. et Perlman P. J., *The Laws of Ancient Crete c. 650-400 BCE*, 2016, Oxford.
- SGO* = Merkelbach R. et Stauber J., *Steinepigramme aus dem griechischen Osten 1-5*, 1998-2004, Stuttgart.

Bibliographie

- AA.VV., 1951 : « Chronique des fouilles et découvertes archéologiques en Grèce en 1950 », *BCH* 75, p. 101-198.
- Ager S. L., 1996 : *Interstate Arbitrations in the Greek World, 337-90 B.C.*, Berkeley – Londres.
- Alonge M. C., 2006 : *The Hymn to Zeus from Palaikastro. Religion and Tradition in Post-Minoan Crete*, Ann Arbor (Mich.).
- Alonso Déniz A., 2014a : « Spirantization », dans *EAGLL* vol. III, p. 315-316.
- , 2014b : « Yodization », dans *EAGLL* vol. III, p. 422.
- Alonso Déniz A. et Nieto Izquierdo E., 2009 : « Dialecto local y dialecto épico en las inscripciones métricas de la Argólide », *Minerva* 22, p. 83-105.
- Anzalone R. M., 2012 : « Lasaia *epineion* di Gortina », *ASAA* 90, p. 225-237.

- Apostolakou V., 2009 : « Χαρῶν Ἐνίπαντος: επιτύμβιο ἐπίγραμμα ἀπὸ τὴν ἀρχαία Καμάρα », dans A. Martínez Fernández (dir.), *Estudios de epigrafía griega*, La Laguna, p. 457-468.
- Asgari N. et Firatlı N., 1978 : « Die Nekropole von Kalchedon », dans S. Şahin, E. Schwertheim et J. Wagner (dir.), *Studien zur Religion und Kultur Kleinasiens. Festschrift für Friedrich Karl Doerner zum 65. Geburtstag am 28. Februar 1976*, Leyde, vol. I, p. 1-92.
- Baldwin Bowsky M. T., 1989 : « Portrait of a Polis. Lato pros Kamara (Crete) in the Late Second Century B.C. », *ABSA* 58, p. 331-347.
- Baunack Th., 1890 : « Inschriften aus dem kretischen Asklepieion », *Philologus* 49, p. 577-606.
- , 1897 : « Zur Inschrift des Soarchos von Lebena », *Philologus* 56, p. 167-171.
- Bechtel F., 1914 : *Lexilogus zu Homer. Etymologie und Stammbildung homerischer Wörter*, Halle.
- , 1923 : *Die griechischen Dialekte II : Die westgriechischen Dialekte*, Berlin.
- Beekes R. S. P., 2010 : *Etymological Dictionary of Greek*, Amsterdam.
- Bernand A., 1972 : *Le Paneion d'El-Kanaïs. Les inscriptions grecques*, Leyde.
- Bernand É., 1969 : *Inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine. Recherches sur la poésie épigrammatique des Grecs en Égypte*, Paris.
- Bettarini L., 2012 : « Testo e lingua dei documenti con Ἐφέσια γράμματα », *ZPE* 183, p. 111-128.
- Bile M., 1988 : *Le dialecte crétois ancien. Étude de la langue des inscriptions, recueil des inscriptions postérieures aux IC*, Paris.
- , 2000 : « À propos de deux épigrammes funéraires crétoises », dans L. Dubois et E. Masson (dir.), *Philokypros. Mélanges de philologie et d'antiquités grecques et proche-orientales dédiés à la mémoire d'Olivier Masson*, Salamanque, p. 49-60.
- , 2002 : « Quelques épigrammes crétoises (2^e s. av. – 5^e s. ap. J.-C.) », dans J. Dion (dir.), *L'épigramme de l'Antiquité au XVII^e siècle ou du ciseau à la pointe*, Nancy, p. 123-141.
- Björck G., 1950 : *Das Alpha impurum und die tragische Kunstsprache. Attische Wort- und Stilstudien*, Uppsala.
- Bosanquet R. C., 1908-1909 : « The Palaikastro Hymn of the Kouretes », *ABSA* 15, p. 339-356.
- Bousquet J., 1990 : Compte rendu de P. A. Hansen, *Carmina Epigraphica Graeca saeculi IV a. Chr. n.*, *REG* 103, p. 289-290.
- , 1991 : « Inscriptions de Delphes », *BCH* 115, p. 167-181.
- Bowra C. M., 1966 : « A Cretan Hymn », dans M. Kelly (dir.), *For Service to Classical Studies. Essays in Honour of Francis Letters*, Melbourne, p. 31-46 [= Bowra C. M., 1970, *On Greek Margins*, Oxford, p. 182-198].
- Brause J., 1909 : *Lautlehre der kretischen Dialekte*, Halle.
- Brixhe Cl. et Panayotou A., 1995 : « Le plomb magique de Phalasarina IC II xix 7 », dans Cl. Brixhe (dir.), *Hellènika symmikta. Histoire, linguistique, épigraphie* 2, Paris, p. 23-38.
- Brulé P., 2013 : « Maître du ganos, le Zeus de Palaikastro est un Zeus comme les autres », dans R. Bouchon, P. Brilllet-Dubois et N. Le Meur-Weissman (dir.), *Hymnes de la Grèce antique. Approches littéraires et historiques. Actes du colloque international de Lyon (19-21 juin 2008)*, Lyon, p. 253-268.

- Buck C. D., 1913 : « The Interstate Use of the Greek Dialects », *CPh* 8, p. 133-159.
- Campbell D. A., 1988 : *Greek lyric II: Anacreon, Anacreontea, Choral lyric from Olympus to Alcman*, Cambridge, Mass. – Londres.
- Cassio A. C., 1987 : « $\pi\acute{\iota}\epsilon\nu$ nella laminetta di Hipponion », *RFIC* 115, p. 314-316.
- , 1991-1993 : « La più antica iscrizione greca di Cuma e $\tau\acute{\iota}\nu(\nu)\mu\alpha\iota$ in Omero », *Die Sprache* 35, p. 187-207.
- , 1994 : « $\Pi\acute{\iota}\epsilon\nu\alpha\iota$ e il modello ionico della laminetta di Hipponion », *AION(filol)* 16, p. 183-205.
- Chaniotis A., 1988 : « Als die Diplomaten noch tanzten und sangen. Zu zwei Dekreten kretischer Städte in Mylasa », *ZPE* 71, p. 154-156.
- , 1996 : *Die Verträge zwischen kretischen Poleis in der hellenistischen Zeit*, Stuttgart.
- , 2000 : « Hellenistic Lasaiia (Crete). A Dependent Polis of Gortyn. New Epigraphic Evidence from the Asklepieion near Lasaiia », *Eulimene* 1, p. 55-60.
- , 2005 : *War in the Hellenistic World: A Social and Cultural History*, Oxford.
- , 2009 : « Extra-urban Sanctuaries in Classical and Hellenistic Crete », dans G. Deligiannakis et I. Galanakis (dir.), *The Aegean and its Cultures. Proceedings of the first Oxford-Athens Graduate Student Workshop Organized by the Greek Society and the University of Oxford Taylor Institution (22-23 April 2005)*, Oxford, p. 59-67.
- Chantraine P., 1958 [2015] : *Grammaire homérique. II : Syntaxe*, nouvelle édition revue et corrigée par M. Casevitz, Paris.
- , 2009 : *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*. Avec, en supplément, les « Chroniques d'étymologie grecque » (1-10) rassemblées par A. Blanc, Ch. de Lamberterie et J.-L. Perpillou, Paris.
- Clairmont C. W., 1970 : *Gravestone and Epigram. Greek Memorials from the Archaic and Classical Period*, Mayence.
- , 1993-1997 : *Classical Attic Tombstones*, Kilchberg.
- Clayman D. L., 2016 : « Callimachus' Doric Graces: 15 GP = 51 Pf. », dans Sistakou et Rengakos 2016, p. 23-35.
- Colvin S. C., 1999 : *Dialect in Aristophanes and the Politics of Language in Ancient Greek Literature*, Oxford.
- Coughlan T., 2016 : « Dialect and Imitation in Late Hellenistic Epigram », dans Sistakou et Rengakos 2016, p. 37-70.
- Daux G., 1972 : « Stèles funéraires et épigrammes », *BCH* 96, p. 503-566.
- Demargne J., 1900 : « Monuments figurés et inscriptions de Crète », *BCH* 24, p. 222-246.
- de Mess A., 1898 : *Quaestiones de epigrammate Attico et tragoedia antiquiore dialecticae*, Bonn.
- Diehl E., 1936-1942 : *Anthologia lyrica graeca I-II* (2^e éd.), Leipzig.
- Dobias-Lalou C., 1994 : « Le nom cyréénien $\text{HPI}\Lambda\text{OXO}\Sigma$ ou les qualités d'un bon chef militaire », dans D. Conso, N. Fick et B. Pouille (dir.), *Mélanges François Kerlouégan*, Besançon, p. 195-204.
- Dubois L., 1986 : « Le nom $\text{I}\acute{o}\lambda\alpha\omicron\varsigma$. Onomastique et morphologie archaïque », *BN* 21, p. 252-256.
- Ebert J., 1972 : *Griechische Epigramme auf Sieger an gymnischen und hippischen Agonen*, Berlin.

- Faraone Ch. A. et Obbink D. D. (dir.), 2013 : *The Getty Hexameters. Poetry, Magic, and Mystery in Ancient Selinous*, Oxford – New York.
- Felsch R. C. S., 1979 : « Boiotische Ziegelwerkstätten archaischer Zeit », *MDAI(A)* 94, p. 1-40.
- Fick A., 1897a : « Altgriechische Ortsnamen II-III », *Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen* 22, p. 1-76.
- , 1897b : « Altgriechische Ortsnamen VI », *Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen* 23, p. 189-244.
- , 1905 : *Vorgriechische Ortsnamen als Quelle für die Vorgeschichte Griechenlands*, Göttingen.
- Gallavotti C., 1979 : *Metri e ritmi nelle iscrizioni greche*, Rome.
- Genestì Rosell A., 2012 : *Epigrafia funeraria d'extrangers a Atenes (segles VI-IV AC)*, Tarragone.
- Greco E. et al., 1999 : « Travaux menés en collaboration avec l'École française en 1998 : Itanos (Crète orientale) », *BCH* 123, p. 515-530.
- Guarducci M., 1948 : « Iscrizione funeraria di un Cretese a Leptis Magna », *Epigraphica* 10, p. 74-80.
- , 1952-1954 [1955] : « Iscrizioni vascolari arcaiche da Phaistos », *ASAA* 14-16, p. 167-173.
- , 1974 : « Ancora sull'inno cretese a Zeus Dicteo », dans *Antichità cretesi. Studi in onore di Doro Levi*, vol. II, p. 32-38 [= *Scritti scelti sulla religione greca e romana e sul Cristianesimo*, Leyde, 1983, p. 38-44].
- Guijarro Ruano P., 2016 : *La lengua de las inscripciones métricas del Peloponeso (siglos VII-IV a.C.)*, Thèse de doctorat, Université Complutense de Madrid, <https://eprints.ucm.es/39779/> (accès 05.06.2019).
- Guizzi F., 2001 : *Hierapytna. Storia di una polis cretese dalla fondazione alla conquista romana*, Rome.
- Gutzwiller K. J., 1998 : *Poetic Garlands. Hellenistic Epigrams in Context*, Berkeley – Londres.
- , 2014 : « Poetic Meaning, Place, and Dialect in the Epigrams of Meleager », dans R. Hunter, A. Rengakos et E. Sistakou (dir.), *Hellenistic Studies at a Crossroads: Exploring Texts, Contexts and Metatexts*, Berlin – New York, p. 75-95.
- Haas W., 1977 : *Die Fragmente der Grammatiker Tyrannion und Diokles*, Berlin – New York.
- Hajnal I., 1987 : « Zur Sprache der ältesten kretischen Dialektinschriften I », *IF* 92, p. 58-84.
- Halbherr F., 1888-1890 : « Iscrizioni cretesi », *Museo Italiano di Antichità Classica* 3, p. 559-748.
- Hinge G., 2006 : *Die Sprache Alkmans. Textgeschichte und Sprachgeschichte*, Wiesbaden.
- Hoffmann E., 1893 : *Sylloge epigrammatum Graecorum quae ante medium saeculum a Chr. n. tertium incisa ad nos pervenerunt*, Halle.
- Janko R., 1984 : « Forgetfulness in the Golden Tablets of Memory », *CQ* 34, p. 89-100.
- , 2013 : « The Hexametric Incantations Against Witchcraft in the Getty Museum: from Archetype to Exemplar », dans Faraone et Obbink (dir.), 2013, p. 31-56.
- , 2016 : « Going Beyond Multitexts: The Archetype of the Orphic Gold Leaves », *CQ* ≈ 66, p. 100-127.
- Jameson M., 1953 : « Inscriptions of the Peloponnesos », *Hesperia* 22, p. 148-171.

- Jeffery L., 1955 : « Further comments on archaic Greek inscriptions », *ABSA* 50, 67-84.
- , 1990 : *The Local Scripts of Archaic Greece. A Study of the Origin of the Greek Alphabet and its Development from the Eighth to the Fifth Centuries B.C.*, édition révisée avec un supplément de A. W. Johnston, Oxford.
- Johnston A. W., 1989 : « Aeginetans Abroad », *Horos* 7, 131-135.
- Jordan D. R., 1992 : « The Inscribed Lead Tablet from Phalasarna », *ZPE* 94, p. 191-194.
- Kaczko S., 2016 : *Archaic and Classical Attic Dedicatory Epigrams. An Epigraphic, Literary and Linguistic Commentary*, Berlin.
- Kaczyńska E., 2002 : « Problemy interpretacyjne hymnu z Palaikastro », dans J. Axer (dir.), *Studia Thoruniensio-Classica. Tradycje antyczne w Polsce północnej*, Varsovie, p. 117-144.
- , 2014 : « Eine *crux philologorum* in der Hymne von Palaikastro », *DO-SO-MO. Journal of Minoan-Mycenaean and Classical Studies* 10, p. 123-129.
- Kenyon F. G., 1897 : *The Poems of Bacchylides from a Papyrus in the British Museum*, Londres.
- Kölligan D., 2017 : « Mycenaean Onomastics and Phraseology : *wo-ro-qo-ta, qe-ro(-)a-ta, qi-ri-ta-ko* », dans M.-L. Nosch et H. Landenius Enegren, *Aegean Scripts. Proceedings of the 14th International Colloquium on Mycenaean Studies (Copenhagen, 2-5 September 2015)*, Rome, vol. II, p. 605-622.
- Kotsonas A., 2018 : « Homer, The Archaeology of Crete and the ‘Tomb of Meriones’ at Knossos », *JHS* 138, 1-35.
- Launey M., 1949-1950 : *Recherches sur les armées hellénistiques*, Paris.
- Lazzarini M. L., 1976 : *Le formule delle dediche votive nella Grecia arcaica*, Rome.
- Le Rider G., 1966 : *Monnaies crétoises du V^e au I^{er} siècle av. J.-C.*, Paris.
- Levi D., 1922 : « Silloge in corsivo delle iscrizioni metriche cretesi », *SIFC* 2, p. 321-400.
- Lhôte E., 2007 : « Typologie des anthroponymes en -υς », dans M. Hatzopoulos (dir.), *ΦΩΝΗΣ ΧΑΡΑΚΤΗΡ ΕΘΝΙΚΟΣ. Actes du V^e congrès international de dialectologie grecque (Athènes 28-30 septembre 2006)*, Athènes – Paris, p. 271-294.
- Magnelli A., 1993-1994 [1999] : « Il santuario delle divinità egizie a Gortyna: l'evidenza epigrafica », *ASAA* 72-73, p. 33-52.
- Magnelli E., 2007 : « Meter and Diction: from Refinement to Mannerism », dans P. Bing et J. S. Bruss (dir.), *Brill's Companion to Hellenistic Epigram*, Leyde, p. 165-183.
- Manganaro G., 1995 : « Rilettura di tre iscrizioni arcaiche greche », *Kadmos* 34, p. 141-148.
- Marinatos Sp., 1933-1935 : « Ἐνάτη καὶ δεκάτη ἀρχαιολογικὴ περιφέρεια (Κρήτη) », *AD* 11 Παράρτημα, p. 49-83.
- Martínez Fernández A., 2006a : « El culto y los honores a los héroes en la antigua Creta » dans E. Calderón Dorda, A. Morales Ortiz et M. Valverde Sánchez (dir.), *KOINÒS LÓGOS. Homenaje al profesor José García López*, Murcia, vol. II, p. 595-602.
- , 2006b : *Epigramas helenísticos de Creta*, Madrid.
- , 2007 : « La lengua y los motivos literarios del epigrama funerario griego de época helenística », dans G. Baratta, A. Guzmán Almagro et M. Mayer (dir.), *XII Congressus internationalis epigraphiae Graecae et Latinae. Provinciae imperii Romani inscriptionibus descriptae (Barcelona, 3-8 Septembris 2002)*, Barcelone, vol. II, p. 919-924.

- , 2008 : « Epigramas de Cidonia. Edición y estudio », dans X. Gómez Font et R. Hernández Pérez (dir.), *Carmina Epigraphica Graeca et Latina*, Valence, p. 265-282.
- , 2016a : « La lengua del himno de los Curetes », dans E. Redondo Moyano et M. J. García Soler (dir.), *Nuevas interpretaciones del Mundo Antiguo. Papers in Honor of Professor José Luis Melena on the Occasion of his Retirement*, Vitoria, p. 221-232.
- , 2016b : « Lectura y análisis epigráfico de la inscripción de Palecastro con el Himno a Zeus », dans J. A. López Férez et al. (dir.), Πολυπραγμοσύνη. *Homenaje al Profesor Alfonso Martínez Díez*, Madrid, p. 437-448.
- , 2018 : « Ο Κρητικός Ύμνος στον Δικταίο Δία », dans Πεπραγμένα του ΙΑ' Διεθνούς Κρητολογικού Συνεδρίου (Πέθυμο 21-27.10.2011), Réthymno, vol. A2.3, p. 7-26.
- Martínez Fernández A. et Apostolakou S., 2004, « Dos nuevos epigramas funerarios de Λατώ πρὸς Κάμαρα, Creta », *ZPE* 150, p. 43-47.
- Masson O., 1965 : « Notes d'anthroponymie grecque et asianique », *BN* 16, p. 158-176 [= Masson 1990, p. 61-79].
- , 1976 : « La plus ancienne inscription crétoise » dans A. Morpurgo Davies et W. Meid (dir.), *Studies in Greek, Italic, and Indo-European Linguistics Offered to Leonard R. Palmer on the Occasion of his Seventieth Birthday June 5, 1976*, Innsbruck, p. 169-172.
- , 1979 : « Cretica [I-III] », *BCH* 103, p. 57-82 (= Masson 1990, p. 331-349).
- , 1990 : *Onomastica Graeca selecta I-II*, Nanterre.
- Masson O. et Davaras C., 1983 : « Cretica : Amnisos et ses inscriptions », *BCH* 107, p. 383-403.
- Mayser E., 1938 : *Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolemäerzeit I.2 : Flexionslehre*, Berlin.
- Meineke A., 1842 : *Delectus poetarum Anthologiae Graecae*, Berlin.
- Micheli M. E., 2005 : « ΣΩΣΙΝΟΣ ΓΟΠΤΙΝΙΟΣ ΧΑΛΚΟΠΙΘΗΣ », in B. Adembri (dir.), ΑΕΙΜΝΗΣΤΟΣ. *Miscellanea di Studi per Mauro Cristofani*, Florence, vol. 1, 115-119.
- Mickey K., 1981 : « Dialect Consciousness and Literary Language: an Example from Ancient Greek », *TPhS* 79, 35-66.
- Mikrogiannakis E., 1982-1984 [1987] : « Ὅρειοι (τῆς Κρήτης) στὴν Λακωνία (Συμβολὴ στὴν Λακωνικὴ ἐπιγραφικὴ) », *Αρχαιογνωσία* 3, p. 115-121.
- Miller G., 2013 : *Ancient Greek Dialects and Early Authors*, Boston.
- Minon S., 2017 : « κῆν Ἀριοντίας ἐνίκῃ (IG V 1, 213, Sparte, fin v^e a. C.) : la dryade “des chênes verts” », *Glotta* 93, p. 95-116.
- Mionnet T. E., 1806-1813 : *Description de médailles antiques, grecques et romaines I-VI*, Paris.
- Molinós Tejada T., 1990 : *Los dorismos del Corpus Bucolicorum*, Amsterdam.
- Morpurgo Davies A., 1964 : « Doric Features in the Language of Hesiod », *Glotta* 42, p. 138-165.
- Murray G., 1908-1909 : « The Hymn of the Kouretes », *ABSA* 15, p. 357-365.
- Nieto Izquierdo E., 2009 : *Gramática de las inscripciones de la Argólide*, Thèse de doctorat, Université Complutense de Madrid, <https://eprints.ucm.es/8475/> (accès 06.06.2019).
- Peek W., 1973-1974 : « Kretische Vers-Inschriften », *ArchClass* 25-26, p. 502-528.
- Perlman P. J., 1995 : « *Invocatio* and *imprecatio*. The Hymn to the Greatest Kouros from Palaikastro and the Oath in Ancient Crete », *JHS* 115, p. 161-167.
- Peters M., 1989 : *Sprachliche Studien zum Frühgriechischen*, Thèse d'habilitation inédite, Vienne.

- Petrou-Mesogitis Chr. N., 1938 [1940] : « Εἰς νεκρικὸν ἐπίγραμμα ἐκ Παύκου », *AE* 1938 Παράρτημα, p. 19-23.
- Polinskaya I., 2013 : *A Local History of Greek Polytheism. Gods, People and the Land of Aigina, 800-400 BCE*, Leyde – Boston.
- Powell J. U., 1925 : *Collectanea Alexandrina*, Oxford.
- Pugliese Carratelli G., 2001 : *Le lamine d'oro orfiche. Istruzioni per il viaggio oltremontano degli iniziati greci*, Milan.
- , 2003 : *Les lamelles d'or orphiques. Instructions pour le voyage d'outre-tombe des initiés grecs*, Paris.
- Raubitschek A. E., 1949 : *Dedications from the Athenian Akropolis. A Catalogue of the Inscriptions of the Sixth and Fifth Centuries B.C.*, Cambridge, Mass.
- Robert L., 1957 : « Inscriptions et institutions agonistiques », dans G. Krókowski (dir.), *Symbolae Raphaeli Taubenschlag dedicatae* I, Wrocław, p. 229-238 [= Robert 1969-1990, vol. I, p. 644-653].
- , 1959 : Compte rendu de W. Peek, *Griechische Vers-Inschriften*. 1. *Grab-Epigramme*, Berlin, 1955, *Gnomon* 31, p. 1-30 [= Robert 1969-1990, vol. III, p. 1640-1669].
- , 1963 : *Noms indigènes dans l'Asie Mineure gréco-romaine* I, Paris.
- , 1969-1990 : *Opera Minora Selecta. Épigraphie et antiquités grecques* I-VII, Amsterdam.
- Robert L. et Robert J., 1976 : « Une inscription grecque de Téos en Ionie. L'union de Téos et de Kyrbissos », *JS* 1976, p. 153-235.
- Rousseau N., 2016 : *Du syntagme au lexique. Sur la composition en grec ancien*, Paris.
- Schöne J., 1899 : « De dialecto Bacchylidea », *Leipziger Studien zur Classischen Philologie* 19, p. 181-309.
- Schwyzler E., 1939 : *Griechische Grammatik I : Allgemeiner Teil. Lautlehre. Wortbildung, Flexion*, Munich.
- Sens A., 2004 : « Doricisms in the New and Old Posidippus », dans B. Acosta-Hughes, E. Kosmetatou, et M. Baumbach (dir.), *Labored in Papyrus Leaves: Perspectives on an Epigram Collection Attributed to Posidippus (P.Mil.Vogl. VIII 309)*, Cambridge (Mass.), p. 65-83.
- Sistakou E. et Rengakos A. (dir.), 2016 : *Dialect, Diction, and Style in Greek Literary and Inscribed Epigram*, Berlin – Boston.
- Sporn K., 2002 : *Heiligtümer und Kulte Kretas in klassischer und hellenistischer Zeit*, Heidelberg.
- , 2014 : « Graves and Grave Markers in Archaic and Classical Crete », dans O. Pilz et G. Seelentag (dir.), *Cultural Practices and Material Culture in Archaic and Classical Crete. Proceedings of the International Conference (Mainz, May 20-21, 2011)*, Berlin – New York, p. 219-241.
- Svoronos I. N., 1890 : *Numismatique de la Crète ancienne*, Macon.
- Threatte L., 1980-1996 : *The Grammar of Attic Inscriptions*. I : *Phonology*. II : *Morphology*, Berlin – New York.
- Thumb A. et Kieckers E., 1932 : *Handbuch der griechischen Dialekte* I, Heidelberg.
- Tod M. et Wace A., 1906 : *A Catalogue of the Sparta Museum*, Oxford.
- Tzifopoulos Y. Z., 2010 : *Paradise Earned. The Bacchic-Orphic Gold Lamellae of Crete*, Washington – Cambridge – Londres.

- , 2011 : « Center, Periphery, or Peripheral Center: A Cretan Connection for the Gold Lamellae of Crete », dans R. G. Edmonds, *The "Orphic" Gold Tablets and Greek Religion. Further along the Path*, Cambridge, p. 165-199.
- Vallarino G., 2012 : « Epigramma dedicatorio per uno *hyparchos* dall'area del Pretorio di Gortina », *ZPE* 183, p. 59-66.
- van Effenterre H., 1948 : *La Crète et le monde grec de Platon à Polybe*, Paris.
- van Effenterre H. et Bugrat M., 1969 : « Les frontières de Lato », *Κρητικά Χρονικά* 21, p. 9-53.
- van Effenterre H., Papaoikonomou Y. et Liesenfelt A.-M., 1983 : « Base inscrite de Kydonia », *BCH* 107, p. 405-419.
- van Herwerden H., 1899 : « Adnotationes ad Bacchylidem (Ed. Blass) », *Mnemosyne* 27, p. 1-46.
- Vérilhac A.-M., 1978-1982 : ΠΑΙΔΕΣ ΑΩΠΟΙ. *Poésie funéraire*, Athènes.
- Viviers D., 2010 : « Élités et processions dans les cités grecques : une géométrie variable ? », dans L. Capdetrey et Y. Lafond (dir.), *La cité et ses élites. Pratiques et représentation des formes de domination et de contrôle social dans les cités grecques. Actes du colloque de Poitiers (19-20 octobre 2006)*, Paris, p. 163-183.
- von Wilamowitz-Moellendorff, U. 1895 : « Die Herkunft der Magneten am Maeander », *Hermes* 30, p. 177-198.
- , 1921 : *Griechische Verskunst*, Berlin.
- , 1924 : *Hellenistische Dichtung in der Zeit des Kallimachos I-II*, Berlin.
- Voutiras E., 1984 : « Ἐρμᾶς Κυφαρισσίτας auf Kreta », *Philologus* 128, p. 142-144.
- Wagman R., 2016 : *The Cave of the Nymphs at Pharsalus. Studies on a Thessalian Country Shrine*, Leyde.
- West M. L., 1965 : « The Dictaeon Hymn to the Kouros », *JHS* 85, p. 149-159.
- , 1975 : « Zum neuen Goldblättchen aus Hipponion », *ZPE* 18, p. 229-236.
- , 1982 : *Greek Metre*, Oxford.
- Wilhelm A., 1909 : *Beiträge zur griechischen Inschriftenkunde*, Vienne.
- , 1950 : *Griechische Epigramme aus Kreta*, Oslo [= *Kleine Schriften II: Abhandlungen und Beiträge zur griechischen Inschriftenkunde* V, 2003, Vienne, p. 189-267].
- , 1980 : *Griechische Epigramme*, édité par H. Engelmann et K Wundsam, Bonn [= *Kleine Schriften III: Schriften aus Adolf Wilhelms Nachlass*, 2006, Vienne, p. 47-138]
- Willetts R. F., 1962 : *Cretan Cults and Festivals*, Londres.